This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

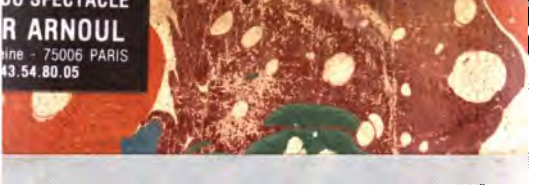
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

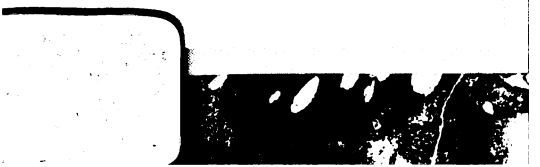


TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. IT. A. 2052

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



58882 900

540

alypt 989

ŒUVRES
DE
THEATRE
DE
M. BOINDIN.

OUVRES

DE

THEATRE

DE

M. BOINDIN.

ŒUVRES
DE
THEATRE
DE
M. BOINDIN.

NOUVELLE EDITION

Revûe & Corrigée.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVI.

Avec Permission.

PIECES CONTENUES dans ce Volume.

Les trois Gascons, *Comedie.*
Le Bal d'Auteuil, *Comedie.*
Le Port de Mer, *Comedie.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 NOV 1990
OF OXFORD
LIBRARY

ON a déja eu ſoin d'avertir dans les Lettres ſur les ſpectacles, que c'étoit à l'inſçu de M. Boindin, qu'on avoit compris dans le Recueil de pieces de Théatre qui porte ſon nom, une Comedie à laquelle il n'avoit aucune part, & qui étoit entiérement de M. de la Motte.

Auſſi eſt-ce la ſeule pièce de ce Recueil que M. de la Motte ait reclamée, & fait inſérer dans ſes Oeuvres de Théatre, & s'en ſeroit peut-être aſſez pour aſſurer la propriété des autres à M. Boindin, s'il étoit capable de s'en prévaloir.

Mais il eſt bien aiſe de déclarer ici que des trois autres pièces dont ce Recueil eſt compoſé, il n'y en a qu'une qui ſoit entiérement de lui; * & que les deux autres ſont de M. de la Motte & de lui en commun.

Bien loin de vouloir s'attribuer la part que M. de la Motte peut avoir

*La Matrône d'Ephèſe.

* Le Bal d'Auteuil.

dans ces deux pièces, M. Boindin ſe-rait ravi que celle qu'il y a lui-même pût être attribuée à M. de la Motte? & c'eſt moins pour s'en aſſurer la poſſeſ-ſion, que pour ſe faire honneur d'avoir été en ſociété d'ouvrages avec M. de la Motte, qu'il fait cet aveu.

C'eſt un hommage qu'il rend à la vérité, & à la mémoire d'un ami dont le commerce fit autrefois ſes plus chéres délices, & qu'il ne ceſſera jamais de regretter, malgré la méſintelligence qui ſurvint depuis entre-eux, à l'occa-ſion des malheureux couplets de 1710.

LES
TROIS GASCONS,
COMEDIE.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, pere de Lucile.
LUCILE, amante d'Eraſte.
ERASTE, amant de Lucile.
MARTON, ſuivante de Lucile.
M. DE SPADAGNAC, Gaſcon.
JULIE, amante de M. de Spadagnac.
FRONTIN, Valet de M. de Spadagnac.
LA ROZE, Valet de M. Oronte.
TROUPE de Baſques & de Gaſconnes.

La Scene eſt à Paris chez M. Oronte.

LES TROIS GASCONS

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

QUE me dis-tu-là, Frontin ? quoi ton maître eſt en chemin ? & l'on n'a pû le retenir à Bordeaux ?

FRONTIN.

Au moins, Marton, ce n'eſt pas ma faute : tu ſçais que j'avois écrit à Julie,

de ne le point laiſſer partir, & qu'il ne venoit ici qu'en fraude de leurs engagemens; mais il lui eſt échapé malgré toutes nos meſures.

MARTON.

Voilà donc Lucile enlevée à notre barbe.

FRONTIN.

Que veux tu? j'en ſuis fâché pour elle, & pour Julie; mais en tout cas, ſi mon maître épouſe Lucile, il faudra bien m'en conſoler avec toi: auſſi bien ai-je déja fait, par ſon ordre, tous les apprêts de ſa nôce, & par-deſſus le marché ceux de la nôtre.

MARTON.

Tu comptes donc bien ſur moi, Frontin?

FRONTIN.

Oh, je te l'avoue; j'ai bû de l'eau de la Garonne: je ſuis fait à l'eſpérance.

MARTON.

Boi de l'eau de la Seine; tu es trop vif.

FRONTIN.

Oh, tu ne ſçaurois t'en dédire ; je t'ai vue, tu m'as plû, je te l'ai dit. Je te plais ſans doute : tu ne m'as pas dit le contraire : voilà des raiſons de reſte pour t'épouſer. En doutes-tu encore ? veux-tu des arrhes ?

MARTON.

Tout beau, M. Frontin ! ſi Monſieur de Spadagnac épouſe Lucile, il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais, Madame Marton, mon maître ne vous doit point de gages : vous ne ſongez pas que ſon mariage me pouvoit payer des miens : & s'ils manquent, je vous avertis que je ne ſuis pas un trop bon parti. Je n'ai encore reçu que des coups depuis que je le ſers.

MARTON.

Ne t'embarraſſe point de tes gages : je t'en réponds : je les vaux bien.

FRONTIN.

D'accord ; mais, Madame Marton, que deviendra le petit divertiſſement que nous avions préparé pour Monſieur de Spadagnac.

MARTON,

Ce qu'il poura : ne t'en mets point en peine.

FRONTIN.

A la bonne heure ; mais, Madame Marton...

MARTON.

Ho ! plus de mais, Monſieur Frontin ! Il faut rompre ce mariage, vous dis-je ; & travailler enſemble à celui d'Etaſte : Marton eſt à ce prix.

FRONTIN.

Hé bien, travaillons ; je ne demande pas mieux. Mais le voici tout à propos.

SCENE II.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

HE' bien, ma chere Marton, que puis-je eſpérer?

MARTON.

Rien, Monſieur; tout eſt perdu.

ERASTE.

Comment?

MARTON.

Monſieur de Spadagnac arrive inceſſament.

ERASTE.

Quoi! ce Gaſcon qu'on deſtinoit à Lucile?

MARTON.

Oüi, lui-même; il vient l'épouſer.

ERASTE.

Et tu ne ſçais aucun moyen de parer ce coup?

MARTON.

Moi ? non.

ERASTE.

Il faut donc que je me coupe la gorge avec lui.

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en sorte....

ERASTE.

Ah, ma chere Marton, tu me rends la vie.

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore...

ERASTE.

Tu me replonges dans le déſeſpoir !

MARTON.

Attendez.... ne m'avez-vous pas dit que Lucile vous avoit permis de tout entreprendre pour l'obtenir ?

ERASTE.

Il eſt vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à ſon pere, par Monſieur votre oncle ?

ERASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que ſon pere, content de vos biens & de votre famille, n'avoit trouvé d'autre obſtacle à votre bonheur, que la parole qu'il avoit donnée à Monſieur de Spadagnac?

ERASTE.

Hé bien?

MARTON.

Hé bien! le bon homme ne vous connoît point: il n'a jamais vû votre rival: il faut vous préſenter ici pour lui.

ERASTE.

Mais encore, ſur quelle apparence veux-tu que je paſſe à ſes yeux pour Monſieur de Spadagnac?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine; nous avons des reſſources. Voilà ſon Valet que j'ai mis dans vos intérêts; & qui vous préſentera pour lui, à Monſieur Oronte: c'eſt moi qui vous en réponds.

ERASTE *à Frontin.*

Quoi! tu voudrois bien...

FRONTIN.

Moi? je ne dis pas cela: Comment! puis-je en conscience...

MARTON *à Frontin.*

Je te le conseille vraiment, de me mettre en compromis avec ta conscience!

FRONTIN.

Quoi! je trahirois mon maître de gaieté de cœur? Je n'en ferai rien.

MARTON *à Frontin.*

Comment! que dis-tu-là?

FRONTIN *s'éloignant de Marton.*

Laisse-moi: ne viens point me corrompre.

ERASTE.

Ah, Monsieur Frontin! laissez vous attendrir: il n'y a rien que vous ne deviez espérer de ma reconnoissance, si...

FRONTIN *le quittant brusquement.*

Adieu.

ERASTE.

Quoi! me quitter ainsi...

MARTON *à Frontin, en l'arrêtant.*

Ou vas-tu ?

FRONTIN *à Eraſte.*

Bon, bon ! ne vois-je pas où tout cela nous mene ? Vous ſeriez homme à m'offrir votre bourſe ; je ſuis fragile, je me connois : j'aime mieux ne point m'expoſer.

ERASTE *en lui donnant ſa bourſe.*

Ah Frontin ! elle eſt à toi, & tu peux compter que c'eſt la moindre partie de ta récompenſe.

FRONTIN.

Ne le diſois-je pas ? Cette maudite bourſe me fournit déja des raiſons...

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourſe me fait ſouvenir de certains engagemens de mon maître, avec une fille de Bordeaux, dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ERASTE.

Eh ! pourquoi donc héſiter.....

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'esprit ! Je crois à présent pour la sûreté de mon maître, & pour la mienne, pouvoir tout entreprendre, pour rompre le mariage que vous craignez; car c'est une fille dangereuse que celle dont je vous parle, & qui pouroit bien nous jouer quelque mauvais tour.

ERASTE.

Nous jouer quelque mauvais tour !

FRONTIN.

Oüi, vraiment; c'est une héroïne, une Amazone : moitié femme, moitié petit Maître; qui fait le coup de pistolet, & vous sangle un coup d'épée, comme elle boiroit un verre de vin.

ERASTE.

Comment diable !

FRONTIN.

Au reste, généreuse, magnifique, qui n'a rien à elle, dès qu'elle aime une fois; mais aussi furieuse à proportion, dès qu'on l'abandonne; qui vous poignarderoit son amant, sa rivale, & elle-même, dans un besoin:

fille à poursuivre un infidele au bout du monde, & à se faire aimer de peur par un perfide un peu poltron !

ERASTE.

Et sçait-elle les desseins de ton Maître ?

FRONTIN.

Ouï, vraiment : je n'ai pu me dispenser de lui en donner avis ; car j'avois l'honneur de la servir, avant que d'être à lui. C'étoit plus de soufflets, plus de coups de pied au cul ! Ho, je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de sa tête.

ERASTE.

Et quelle espece d'homme est-ce que ton Maître ?

FRONTIN.

Oh, pour lui, c'est un esprit bizarre, qui n'aime que les choses extraordinaires : un homme revenu des plaisirs & des passions communes ; qui s'est usé le goût de bonne heure, & qui ne donneroit pas cela d'une femme toute unie.

MARTON.

Lucile n'est donc pas son fait. Mais ne

nous amuſons pas davantage: allez repaſſer votre rôle; il n'y a point de temps à perdre.

FRONTIN.

Il eſt vrai; mais ſi mon Maître arrivoit, aurois-je le front de le renier en face? Cela eſt un peu violent, Matton!

ERASTE.

Point de ſcrupules, Frontin. Il ne tient qu'à toi d'être à moi, dès ce moment: je ſuis ton Maître, ſi tu le veux, & tu ne dépends plus de mon rival.

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition. Mais encore, Monſieur mon Maître, faudroit-il quelque choſe qui pût vous faire paſſer avec quelque vraiſemblance pour Monſieur de Spadagnac.

ERASTE.

Que cela ne t'embarraſſe point. Tu ſçais qu'on lui envoya le portrait de Lucile. J'en fis tirer une copie dans le temps; & j'en ai même fait imiter juſqu'à la boîte: il n'en faut pas davantage, avec les manières & l'accent du pays.

FRONTIN.

C'eſt votre affaire. Pour le déguiſement, c'eſt la mienne. Je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monſieur Oronte. Cela n'aidera pas mal à le tromper ; & vous voilà plus d'à moitié ſon gendre. C'eſt à Lucile à faire le reſte !

ERASTE *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher Frontin ! comment pourai-je reconnoître...

FRONTIN *ſe tirant d'entre ſes bras*

Tout beau, Monſieur ! vous m'étoufez de joie. Que je te le rende, Marton.

MARTON.

Point de bagatelles ! J'entends du bruit ; ce pourroit être Monſieur Oronte.

FRONTIN.

Il ſeroit dangereux qu'il nous vît. Retirons nous ?

SCENE III.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON.

Mr ORONTE.

NOn, vous dis-je, c'eſt une affaire arrêtée, & à laquelle il faut que vous vous diſpoſiez.

LUCILE.

Quoi, vous croyez, mon pere, que je puiſſe oublier Eraſte, pour votre Monſieur de Spadagnac ?

Mr ORONTE.

Ouï, vraiment. Ne vous l'ai-je pas ordonné ainſi ? Il ſeroit beau que vous fuſſiez rebelle aux ordres d'un pere !

LUCILE.

Mais, mon pere, tient-il à moi de régler comme il vous plaît, les mouvemens de mon cœur ?

Mr ORONTE.

C'eſt bien à votre cœur à avoir des mouvemens.

mens. Je ne vois rien de plus impertinent que la jeuneſſe, qui ne ſçait ce qu'il lui faut, & qui ſe mêle de vouloir.

LUCILE.

Ah! ſi j'oſe former quelques deſirs, ce n'eſt point pour aller contre vos volontés; & je vous les expoſe comme à un pere tendre, qui ne voudroit pas me marier pour mon malheur.

Mr ORONTE.

Attendez: on vous mariera pour votre plaiſir. Le mariage eſt une affaire de toute la vie; il y faut conſulter l'honneur & l'intérêt. Monſieur de Spadagnac ſe pique d'être d'une des meilleures maiſons de Gaſcogne; mon frere ſouhaite qu'il ſoit ſon neveu; & la ſucceſſion de mon frere eſt conſidérable. Ces raiſons ſont ſans replique.

LUCILE.

Elles doivent être bien foibles, mon pere, contre le déſeſpoir où vous me voyez. De grace, laiſſez-vous attendrir. Je vous conjure à genoux de ne me point réduire aux dernieres extrémités.

Mr ORONTE.

Mais, mais voyez un peu la petite opiniâtre! Marton, que dis-tu d'une pareille désobéissance?

LUCILE

Ah, mon pere, si je m'en rapporte à elle; si elle me condamne, je me rends.

Mr ORONTE.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

LUCILE.

Oüi, mon pere, elle a toute la raison possible; & je consens qu'elle décide entre vous & moi. Parle, ma chere Marton, parle, je t'en conjure. Est-il juste que je me sacrifie....

MARTON.

Oüi, il est juste que Monsieur soit le maître; & c'est à vous de trouver votre amant dans l'époux qu'il vous destine.

LUCILE

O Ciel! Marton me trahit!

MARTON.

Marton ne vous trahit point: elle vous sert; & je sçais mieux que vous même ce qu'il vous faut.

LUCILE.

Ah, mon pere, n'écoutez point ces discours; & laissez vous toucher par mes larmes.

MARTON *à Mr Oronte.*

Tenez bon, Monsieur : point de foiblesse.

LUCILE.

Ne me condamnez point à un engagement si funeste; & laissez moi plutôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Hé, mort de ma vie! est ce que cela se peut?

LUCILE.

Pouriez vous m'envier la douceur de passer mes jours auprès de vous? Songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Hé, que diantre! avez vous plus d'un pere? Mais courage, Monsieur; vous mollissez, je pense?

Mr ORONTE.

Je ne mollis point, Marton; & je n'ai jamais été si ferme dans mes résolutions.

LUCILE *à Marton.*

Ah, cruelle! c'est de toi que j'attendois du

secours, & c'est toi qui me désespere !

MARTON.

Vous me faites pitié, je l'avoue ; mais l'avenir me rassure : & quand vous connoîtrez celui que nous voulons vous donner.....

LUCILE.

Ah je n'ai que faire de le connoître. Je suis sûre de le détester toute ma vie. Mais mon pere, voyez Eraste : ses biens & sa famille vous convenoient : sa présence vous détermineroit peut-être.

MARTON.

La présence de Monsieur de Spadagnac vous déterminera, vous.

LUCILE.

Ah ! ce nom seul est un coup de poignard pour moi.

MARTON.

Hé bien ! nous le nommerons Eraste, s'il ne tient qu'à cela.

LUCILE.

Tu redoubles encore mon aversion pour un rival.

MARTON.

Tant mieux, mort de ma vie, tant mieux.

Mr ORONTE.

Comment donc, tant mieux?

MARTON.

Oüi, Monſieur: la voilà dans les plus heureuſes diſpoſitions du monde pour être mariée.

Mr ORONTE.

Mais, mais tu n'y penſes pas.

MARTON.

Si fait, vraiment, j'y penſe; & c'eſt l'horreur qu'elle paroît avoir pour ce que vous lui propoſez, qui me fait juger du plaiſir qu'elle en aura.

Mr ORONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu perds l'eſprit.

MARTON.

Ho! ne vous y trompez pas. En fait de ſentiments, & de ſentiments du mariage ſur tout, j'en juge toujours contre l'apparence: c'eſt le plus ſûr. Mais on entre: c'eſt le Valet de Monſieur de Spadagnac.

SCENE IV.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, FRONTIN.

FRONTIN,

BOnnes nouvelles, Monſieur, bonnes nouvelles! J'ai trouvé mon Maître, en vous quittant : je vous l'annonce ; il vient ſur mes pas.

Mr. ORONTE.

J'en ſuis ravi, Frontin ; & nous allons le recevoir avec joie.

LUCILE.

Non, je ne puis attendre ſa préſence...

Mr. ORONTE.

Demeurez, s'il vous plaît, Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour ſon cœur. Oh cadédis! elle a raiſon : il ne tiendra pas long-temps devant mon Maître.

Mr. ORONTE.

Ne perdons point de temps, Frontin : va chercher le Notaire ; & fais venir nos Muſiciens.

LUCILE.

Quoi, mon pere, vous auriez la dureté...

Mr. ORONTE.

Voyez, voyez avant que de vous plaindre : peut-être que Monſieur de Spadagnac... Mais le voici, je penſe.

SCENE V.

M. ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON.

ERASTE *avec les habits de M. de Spadagnac, & parlant Gaſcon.*

AH ! Monſieur Oronte ! vous voyez un homme qui ſeroit vénu du bout du monde, pour être votre gendre. Qué jé vous embraſſe en cette qualité...

M. ORONTE.

Ah! de tout mon cœur...

ERASTE.

Encore cette fois, pour Monsieur votre frere...

M. ORONTE.

J'ai reçu de ses nouvelles : il me mande votre arrivée. Ma fille, quelle contenance est-ce là? Saluez Monsieur de Spadagnac.

ERASTE.

Mon accent lui fait peur peut être ; mais patience, nous le perdrons bien-tôt en sa faveur.

LUCILE.

Ah Ciel! que vois-je?

ERASTE.

Je vous étonne, n'est ce pas? je m'en doutois bien. On ne vous a pas prévenue. L'ajustement, la personne, tout vous surprend. Là, là, remettez-vous.

MARTON.

On seroit surprise à moins, Monsieur; mais

mais je répondrois bien que le plaiſir paſſe encore la ſurpriſe.

ERASTE.

Cette fille a dé l'eſprit. Elle eſt à vous : jé la veux payer dé ſa galanterie. Tiens, mon enfant, choiſis, prends cé diamant, ou qué jé t'embraſſe.

MARTON *prenant le diamant.*

Je ſçai trop mon devoir, Monſieur, pour ne m'en pas tenir à la moindre de vos offres. Hé bien, Mademoiſelle, augurois-je mal de cette entrevue ?

M. ORONTE.

Qu'en dis-tu, Lucile ?

LUCILE.

Je vous avouerai, mon pere, que je ne m'attendois à rien moins qu'à ce que je vois.

M. ORONTE.

N'eſt-ce pas ?

LUCILE.

Je m'étois fait, par une prévention dont je n'étois pas la maîtreſſe, une idée affreu-

ſe de l'époux que vous me deſtiniez, & je craignois de détourner les yeux ſur Monſieur, de peur d'y trouver de quoi irriter mon averſion; mais toute cette horreur s'eſt bien diſſipée à ſa vue, & vous me voyez confuſe d'avoir été ſi long-temps rebelle à vos volontés.

M. ORONTE.

Ah, voilà les ſentiments que je demandois de toi!

ERASTE.

Point dé déguiſement, Mademoiſelle. Il a fallu donner quelque choſe au pays: mon accent, mes manières lui appartiennent. Connoiſſez cé qui eſt à moi, mes ſentiments: jé né veux point vous devoir à l'autorité d'un pere. Si vous m'aimez, à la bonne heure, uniſſons-nous, vivons hûreux: ſi vous en aimez un autre, jé vous cede, & jé murs.

LUCILE.

Je ne vous déguiſerai point, Monſieur, que j'ai déja ſenti une paſſion violente pour

un certain Eraſte, dont le reſpect & la tendreſſe m'avoient charmé.

M. ORONTE *bas à Lucile.*

Ne parle point de cela, ma fille...

LUCILE.

Non, mon pere, Monſieur ne prétend pas que je lui déguiſe rien; & je ſuis ſûre que ma franchiſe lui fera plaiſir.

ERASTE.

Ouï, ouï, comptez qué jé prends bien la choſe.

LUCILE.

J'aimois Eraſte: nous nous étions promis un attachement inviolable; & il avoit tout lieu de croire que rien ne pouroit jamais l'effacer de mon cœur.

ERASTE

Vous mé charmez, Dieu mé damne! Il mé ſemble être cet Eraſte!

LUCILE.

Mais tout ce que j'ai jamais ſenti pour lui, je le ſens en ce moment pour vous; & je ne m'aperçois pas même en cela que je change.

Je vous aime, comme si j'étois dans l'habitude de vous aimer ; & je jurerois n'avoir jamais aimé que vous.

ERASTE.

Oh, vous n'y perdez rien, jé vous jure ; & jé défierois cet Eraſte même dé vous aimer plus que jé lé fais.

Mr ORONTE.

Ils m'attendriſſent, Marton.

ERASTE.

Au reſte, Monſieur Oronte, je vous démande Lucile tout dé nouveau ; point d'égards, en me l'accordant. Comptez que jé n'ai jamais vû Monſieur votre frere, qué jé né ſuis point dé la famille des Spadagnacs. Détachez-moi dé tout : iſolez-moi. Mé voulez-vous pour gendre ?

Mr ORONTE.

Ah, Monſieur, je n'enviſage que votre perſonne, & vous me faites trop d'honneur....

ERASTE.

Bien donc ! un Notaire, & nous ſerons tous contents.

SCENE VI.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, LA ROZE.

LA ROZE.

MOnsieur de Spadagnac, Monsieur.

Mr ORONTE.

Comment! Monsieur de Spadagnac! hé le voilà.

LA ROZE.

N'importe, Monsieur, c'est encore lui.

MARTON. *à la Roze.*

Va, va, dis lui qu'il se trompe.

LA ROZE.

Vous lui direz vous-même, Madame Marton.

MARTON *à Mr Oronte.*

Vous verrez que c'est quelque flaireur de dot, qui voudroit vous escamoter celle de Lucile.

M. ORONTE.

Il y a bien de l'apparence, Marton.

MARTON.

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point : soutenez la gageure.

SCENE VII.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC *en bottes.*

Vous êtes Monsieur Oronte ? serviteur & le cur me dit que c'est là Lucile ? son valet. Allons, beau pere, point de rétardement : il faut que je l'épouse en bottes.

Mr ORONTE.

Il est inutile..

Mr DE SPADAGNAC.

Comment inutile ! non dé par tous les diables, les amours Gascons sont pressés : Concluons.

Mr ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce personnage. Vous venez un peu trop tard pour nous surprendre.

Mr DE SPADAGNAC.

Qu'eſt-ce à dire?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe, un fripon dont on ſçait des nouvelles, & pour qui il ne fait pas bon ici.

Mr DE SPADAGNAC.

Comment donc? fourbe, fripon! Beau pere, où ſont vos fénêtres?

ERASTE.

Crains qu'on né té l'aprenne, l'ami: tu pourois bien né pas ſortir par ailleurs.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah, jé réconnois lé ſtile. Hé donc, mon pays, aprends-moi qui tu peux être.

ERASTE.

Jé ſuis l'amant de Lucile, j'en ſuis aimé, je l'épouſe. Voilà mon nom, ma nobleſſe, & ma fortune.

Mr DE SPADAGNAC.

Ah, j'entends, beau pere, vous couriez deux gendres à la fois.

Mr ORONTE.

Je n'y comprends rien, Marton.

MARTON *à Mr de Spadagnac.*

Eh, ne devinez-vous pas, Monsieur l'imposteur, que c'est là Monsieur de Spadagnac, à qui vous prétendiez escamoter Lucile ?

Mr DE SPADAGNAC.

Vous riez.

MARTON.

Je ne ris point.

Mr DE SPADAGNAC.

Lui, Spadagnac ?

MARTON.

Ouï, luy-même.

Mr DE SPADAGNAC *à Eraste.*

Eh, qui diable, mon ami, t'a fourré dans notre famille ?

ERASTE.

Jé né mé compromets plus : Monsieur mé connoît ; & jé puis m'épargner la peine dé té confondre.

Mr ORONTE.

Ma foi, Messieurs, cette avanture me confond moi même ; car enfin, l'un de vous deux est un fripon, & l'autre doit être mon

gendre : vous trouverez bon, s'il vous plaît, que j'approfondiſſe les choſes.

ERASTE *tirant un portrait de ſa poche.*

Soit, Monſieur Oronte, & puis qu'il vous faut des preuves : connoiſſez-vous cé portrait ?

Mr. ORONTE.

C'eſt celui que j'envoyai à Monſieur de Spadagnac.

Mr DE SPADAGNAC *en tirant un autre.*

Eh donc ! cette peinture ! qué ſera-t-elle ?

Mr ORONTE *les regardant tous deux.*

C'eſt la même choſe ; la boîte & le portrait, tout eſt ſemblable : je ne ſçais que croire...

Mr DE SPADAGNAC.

Vous en croirez du moins le raport dé Frontin ? Holà quelqu'un : qu'on mé lé cherche.

Mr ORONTE.

Comment ! Frontin ſeroit-il auſſi votre valet ?

Mr DE SPADAGNAC.

Non, c'eſt moi qui ſerai lé valet dé Fron-

tin. Hé morbleu, n'eſt-cé pas par mon ordre qu'il eſt auprès dé vous ?

Mr ORONTE.

Je m'y perds, Marton.

ERASTE *à Mr Spadagnac.*

C'en eſt trop : ſortons. C'eſt à nous dé montrer qui nous ſommes.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï ſors, dé par tous les diables, ſors : c'eſt cé qué jé demande.

ERASTE *en ſortant.*

C'eſt aſſez.

Mr DE SPADAGNAC *à Mr Oronte.*

Il fait bien d'échaper. Eſt-il poſſible, beau-pere, qué vous ayez été un moment la dupe dé cet impoſtur ?

ERASTE *revenant ſur ſes pas.*

Quoi, lâche ! tu né mé ſuis pas ?

Mr DE SPADAGNAC.

Té voilà encore, je penſe ! oh parbleu ! tu ſortiras mort ou vif.

Mr ORONTE.

Point de déſordre chez moi, Meſſieurs de

Spadagnac : vous me devez au moins ce reſpect, ſous le nom que vous prenez tous deux.

Mr DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous les diables ! Jé viens exprès de Bordeaux : on m'a donné des paroles : il faut qué j'épouſe.

ERASTE.

Mon nom m'eſt moins cher que cé que j'aime. Sois Spadagnac, ſi tu veux : mais ſois ſûr qu'on né peut obtenir Lucile, qu'après ma mort.

SCENE VIII.

Mr ORONTE, LUCILE, MARTON, ERASTE, Mr DE SPADAGNAC, FRONTIN.

Mr ORONTE.

AH ! voici Frontin, tout à propos.

FRONTIN.

Ouï, Monſieur, je viens de chez le Notaire .. mais que vois-je ? mon maître !

Mr DE SPADAGNAC.

Ah parbleu, Monsieur Oronte ! vous allez avoir des preuves ; j'en réponds sur ses oreilles.

MARTON *à Frontin.*

Ne nous trahis point, Frontin : il y va de moi.

Mr DE SPADAGNAC *le tirant à lui.*

Vénez çà, Monsieur lé coquin vénez çà.

FRONTIN.

Hé bien, Messieurs ! de quoi s'agit il ?

Mr ORONTE.

De m'apprendre sur l'heure qui des deux est ton maître.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï, parle, pendart. Ne mé servois-tu pas à Bordeaux ? & n'est-cé pas par mon ordre, qué tu es ici ?

FRONTIN

Il est vrai, mais...

Mr DE SPADAGNAC *le menaçant.*

Heim !

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur, que j'en conviens.

ERASTE *à Frontin.*

Comment, coquin ! tu n'es donc pas à moi ?

FRONTIN *se ſauvant vers Eraſte.*

Si fait, vraiment ; cela n'empêche pas ; & c'eſt à vous de me défendre.

Mr DE SPADAGNAC *le retirant à lui*

Avoué, traître, avoué ? né té dois-je pas encore tous tes gages ?

FRONTIN.

D'accord, Monſieur ; point de violence je ſuis prêt à les recevoir.

ERASTE *à Frontin.*

Et moi, maraut, né t'ai-jé pas payé les tiens d'avance ?

FRONTIN.

Il eſt vrai ; me voulez-vous encore avancer quelque choſe ?

Mr DE SPADAGNAC *tirant l'épée ſur lui.*

Oh, réponds autrement, traître ! ou jé té mutile...

ERASTE *ayant auſſi la ſienne à la main.*

Ouï, décide maraut, décide; ou jé té rends nul.

FRONTIN *ſe jettant à genoux entre eux deux, & tournant la tête alternativement vers l'un, & vers l'autre.*

Hé, de grace, Meſſieurs! je vous dis les choſes comme elles ſont: vous m'avez envoyé ici; je ſuis à vous: je vous attendois: je vous ai annoncé: j'ai fait préparer des habits pour votre mariage; & je viens de chez le Notaire pour vous. Il me ſemble qu'il n'y a rien de plus poſitif;

Mr ORONTE.

Oh, je n'y puis plus tenir! Frontin, tu es un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle!

FRONTIN *en ſe relevant*

Que voulez-vous, Monſieur? le moyen de parler raiſondevant des épées nues.

MARTON *à Frontin.*

C'eſt donc ainſi, ſcélérat, que tu fais ton devoir! Tu n'oſes t'expliquer ouvertement

pour ton maître. Va, ne me regarde plus; je ne veux point d'un traître.

Mr DE SPADAGNAC *tirant encore l'épée.*

Morbleu, c'eſt trop héſiter: il faut qué j'efface cé maraut du nombre des vivants...

FRONTIN *ſe ſauvant derriere Eraſte.*

Miſéricorde!

Mr DE SPADAGNAC.

Tu m'échapes, pendart; mais jé t'apprendrai ton dévoir!

FRONTIN

Morbleu! je ne vous dois rien; c'eſt vous qui me devez.

Mr DE SPADAGNAC *courant à lui.*

Quoi, jé ſouffrirai qué mon valet...

FRONTIN *tenant Eraſte par la baſque.*

Votre valet, vous-même: je ne reconnois point d'autre maître que Monſieur, puiſqu'il faut le dire; & je n'ai jamais rien reçu de vous.

Mr DE SPADAGNAC.

Va, va, tu récévras, jé t'en réponds...mais Monſieur Oronte, c'eſt à vous qué jé mé

prends dé tout cé qui m'arrive ici : & jé m'en vais vous chercher des gens qui vous apprendront qui jé ſuis.

ERASTE *feignant de le ſuivre.*

A la bonne heure.

Mr DE SPADAGNAC.

Quoi, tu mé ſuis encore ! Oh parbleu, choiſis : cede moi la place, ou démeure ici.

ERASTE.

Vous voyez bien, Monſieur Oronte, qu'il ſé bat en retraite.

Mr ORONTE.

Ouï, ouï, je vois bien que c'eſt un fripon ; & je ne doute plus que vous ne ſoyez mon gendre.

SCENE IX.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROZE.

LA ROZE.

ENcore un Monſieur de Spadagnac, Monſieur.

Mr ORONTE *lui donnant un ſoufflet.*

Encore le diable, qui t'emporte!

LA ROZE.

Dame, Monſieur eſt-ce ma faute, s'il s'appelle comme çà?

Mr ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti, butor; & ne le laiſſe point entrer.

SCENE X.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE *en habit d'homme, ſe donnant pour Mr de Spadagnac.*

LA ROZE *à Julie.*

NOn, non, vous n'entrerez point, Monſieur de Spadagnac : mon maître m'envoie... vous dire que ce n'eſt point vous.

JULIE *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, mon ami, té voilà payé dé ta commiſſion.

ORONTE *à Julie.*

Comment donc, Monſieur ! en uſe-t'on ainſi ?

JULIE.

Ouï, bon homme, autant à gagner pour quiconque oſera mé conteſter lé nom de Spadagnac.

ERASTE.

Quoi! vous osez nous soutenir qué cé nom vous appartient?

JULIE.

S'il m'appartient? ah ouï, dé par tous les diables! j'en ai dé bons titres; & c'est pas moi sule qu'il doit s'éternifer.

Mr ORONTE.

Mais enfin, que venez-vous chercher ici?

JULIE.

Cé que j'y viens chercher? ah, demandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi, Mad...

JULIE.

Ouï, parle, maraut? N'étois-tu pas à moi? & n'est-cé pas sur tes avis qué jé mé suis rendue ici?

FRONTIN.

Il est vrai, Monsieur, j'en conviens.

Mr ORONTE.

Oh pour le coup, Marton, je ne sçais plus où j'en suis.

ERASTE.

Jé né crois pas néanmoins, Monſieur Oronte, qué vous balanciez un moment entre moi & cet homme.

JULIE.

Cet homme! On voit bien, mon ami; que tu né ſçais encore à qui tu parles! Cet homme!

ERASTE

Va, qui qué tu ſois, éloigne toi d'ici; & qu'il té ſuffiſe qué tu n'es pas lé fait dé Lucile.

JULIE.

Jé né ſuis pas ſon fait? Hé qui dibble té l'a dit?

ERASTE

En tout autre lieu, jé té l'apprendrois au péril dé ta vie.

JULI.

La Gaſconnade en eſt? Ah j'en ſuis ravie! Hé, ſçais-tu bien, mon ami, qu'on n'a jamais vaincu d'homme fait comme moi?

ERASTE.

Nous lé verrions à l'épreuve, ſi nous n'étions pas ici.

JULIE.

Oh, né mé pouſſe point à bout ; tu né mé connois pas encore : jé ſuis un diable.

FRONTIN *bas à Eraſte.*

Autant vaut, elle eſt femme... C'eſt notre héroïne de Bordeaux.

JULIE *à Frontin.*

Qué lui dis-tu, maraut ? qué lui dis-tu ?

FRONTIN *bas à Julie.*

Je vous dis que c'eſt là l'amant de Lucile ; & que je le fais paſſer pour Monſieur de Spadagnac, afin de vous conſerver le véritable qui vient de ſortir d'ici.

JULIE.

Ah parbleu, Monſieur Oronte ! il mé vient une idée : cet homme vient pour épouſer Lucile : Vous avez lieu dé croire qué lé même deſſein m'amene : hé cadedis ! puiſque céla la regarde, c'eſt à ſon cœur à décider.

ERASTE.

Volontiers ; c'eſt dé ſon cœur qué jé veux ténir tous mes droits.

JULIE *à Lucile.*

C'eſt donc à vous dé parler, la belle. Né confions point vôtre ſort aux armes. Qué ſçait-on ? Peut-être qué celui qui vous conviendroit lé moins ſeroit lé vainqueur. Né riſquons rien : tout y eſt encore : choiſiſſez.

Mr ORONTE.

Non, non, il faut qu'elle épouſe Monſieur de Spadagnac ; & je veux connoître le véritable.

JULIE.

Hé, qu'importe ? Eſt-ce un nom qu'il lui faut ? C'eſt un homme, dé partous les diables !

Mr ORONTE *à Julie.*

Franchement, Monſieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe, & de vous entendre avec celui qui vient de ſortir.

JULIE.

Oh, vous vous trompez, jé vous jure ; & jé veux l'attendre ici, pour lé confondre dévant vous.

Mr ORONTE.

Tenez, le voici qui revient tout à propos.

SCENE DERNIERE.

Mr ORONTE, LUCILE, ERASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE, Mr DE SPADAGNAC.

Mr DE SPADAGNAC.

IL faut que jé sois lé plus défastré des mortels ! Je n'ai pû trouver perſonne... Mais qué vois-jé ? Julie !

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Ah, té voila, perfide ! Il faut qué jé t'étrangle ?

Mr ORONTE *à Julie.*

Tout beau, tout beau, Monſieur ! vous n'y penſez pas ?

JULIE.

Ecoutez, Monſieur Oronte, vous n'avez qu'à voir ſi vous avez trop d'une vie ; mais c'eſt fait dé vous ſi vous, acceptez cet homme pour gendre ?

Mr DE SPADAGNAC. *à part.*

Ah morbleu ! quel contre-temps ?

JULIE *à Lucile.*

Et vous, la belle, vous n'avez qu'à vous pourvoir ailleurs ; ou morbleu, point dé quartier : vous aurez à faire à moi.

FRONTIN *bas à Marton.*

C'eſt notre amazone, au moins.

JULIE *à Mr de Spadagnac.*

Et toi, né penſe pas m'échaper, traître ! Frontin m'a mandé tes deſſeins : j'ai crevé plus dé dix chevaux pour les prévénir ; & mé voici enfin pour mé venger dé ta perfidie, ou t'obliger à mé rendre ta foi.

Mr ORONTE.

Comment, ſa foi.

Mr DE SPADAGNAC *à Julie.*

Eh, qui diable té l'ôte ? jé t'aime, jé t'adore, jé t'idolatre. Entre amants délicats, s'embarraſſe-ton dé reſte ? jé n'épouſe, Dieu mé damne, qué lé bien dé Lucile.

JULIE.

Quoi, lâche, l'intérêt té feroit trahir ta parole ? Non, né crois pas qué jé lé ſouffre ;

ni

ni qué jé m'en tienne au dédit qué tu m'as fait : avec une fille comme moi, point d'autre dédit, qué la mort.

Mr DE SPADAGNAC.

Point dé dédit, Julie ; mais donne-moi au moins lé temps.

JULIE.

Non, non, choisis sur l'heure : rends-moi ton cœur, ou défends toi. Il faut que jé t'épouse, ou qué jé té tue.

Mr DE SPADAGNAC.

Hé bien, touche là ; va, j'accepte ta bravoure pour dot ; & jé t'avoue pour Madame dé Spadagnac.

Mr. ORONTE.

Pour Madame de Spadagnac ?

JULIE.

Ouï, Monsieur Oronte, il n'est plus temps dé feindre ; c'est là lé vrai Spadagnac ; démandez à Frontin.

Mr ORONTE *à Frontin.*

Que réponds-tu à cela, maraut.

FRONTIN *montrant Eraſte.*

Moi? je veux tout ce qu'on veut; demandez à Monſieur.

Mr ORONTE *à Eraſte.*

Comment, c'eſt donc vous qui vouliez nous tromper?

ERASTE.

Au contraire, Monſieur; & il ſuffit de vous dire que je ſuis Eraſte...

Mr ORONTE.

Eraſte?

LUCILE.

Ouï, mon pere, c'eſt lui-même; & je vous conjure de ne vous point oppoſer à notre bonheur.

MARTON.

Allons, Monſieur, cédez à l'amour paternel: auſſi-bien Monſieur de Spadagnac dégage-t-il votre parole.

Mr DE SPADAGNAC.

Ouï, Monſieur Oronte; je vous abandonne à la roture. Voilà celle que j'annoblis.

Mr ORONTE.

C'en eſt donc fait, Monſieur Eraſte, vous êtes mon gendre. Envoyons chercher Monſieur votre oncle; & nous dreſſerons les articles.

JULIE.

Qu'on griſonne notre contract en même temps: vous lé voulez bien, Monſieur Oronte. Allons, bonne chere, & dé la joie, pour mé délaſſer!

FRONTIN.

Voici tout à propos nos Baſques & nos Gaſconnes: nous n'avons qu'à nous divertir; & vous, Monſieur, qu'à payer: voici le mémoire.

Mr DE SPADAGNAC.

Jé né prends pas garde à ces bagatelles; dançons toujours.

DES BISCAYENS & DES GASCONNES jouant du rambour de Basque, & accompagnés de haut-bois, viennent se joindre à la compagnie, & forment avec elle un divertissement coupé de dances & de Chansons. Après leur marche,

FRONTIN chante.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars!

Le Chœur répete.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépiniere des Cezars!

FRONTIN.

On y brave tous les hazards,
Et de l'amour, & de Bellonne,
Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars!

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne
La pépinière des Cézars!

FRONTIN.

Tout Gaſcon eſt mignon de Mars ;
Toute Gaſconne eſt amazone.
Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars !

Le Chœur.

Vivent les bords de la Garonne,
La pépinière des Cézars !

Les Baſques & les Gaſconnes dancent une entrée, après laquelle on chante les paroles ſuivantes.

Mr DE SPADAGNAC.

Ma foi, lé mérite eſt un ſot :
Chacun mé court, lé ſexe mé jalouſe ;
Et tous les cœurs ſont du complot.
J'ai beau fuir, enfin jé mé blouſe ;
J'aime, jé m'engage, j'épouſe :
Ma foi, lé mérite eſt un ſot.

LUCILE.

Laiſſez gronder l'amour volage ;
Contre le nœud qui vous engage.

L'hymen ſeul a de quoi remplir tous vos deſirs ;
Et ſi l'amour a des plaiſirs,
Il les dérobe au mariage.

JULIE à Mr de Spadagnac.

Qué l'hymen & l'amour ſe raſſemblent pour nous.
Soyons encore amants, en dévenant époux.
Nos deſirs ſatisfaits doivent toujours renaître :
Brûlons toujours des mêmes feux.
Qué lé droit dé nous rendre hûreux,
Nôte rien au plaiſir qué nous aurons dé l'être.

Julie dance enſuite un menuet, après lequel on chante les trois Airs ſuivants : le premier avec un accompagnement de hautbois, le ſecond avec des ſimphonies Italiennes, & le troiſieme avec des pointes de trompettes.

FRONTIN

Après avoir bleſſé les belles,
L'amour eſt prêt à s'envoler.
Pour l'empêcher de s'en aller,
L'hymen doit lui couper les aîles.

LUCILE.

Ardir' è ſperanza
Ci vuol' in amor ;
Valor' è conſtanza
Debellann' un cor' ;
Ardir' è ſperanza
Ci vuol' in amor.

JULIE.

Point de quartier, il faut ſe battre ;
On me promettre un cœur conſtant.
J'aime moi ſeule comme quatre ;
Mais ſi l'on ne m'en rend autant,
Point de quartier, il faut ſe battre.

Les Baſques & les Gaſconnes dancent enſuite le brande, ſur lequel on chante les couplets ſuivants.

FRONTIN.

La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.
En tous lieux il s'en fait connoître ;
Et ſur tout en ce pays ci.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gaſcons qui ſont ici.

LUCILE.

Tel de nos cœurs se dit le maître,
Que nous accablons de souci.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.

FRONTIN.

En fait d'amour, tout petit maître
Se pique d'en user ainsi.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.

JULIE.

Que de plumets on voit paroître,
Qui font leur Campagne à Passi!
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.

FRONTIN au Parterre.

Chacun se fait honneur de l'être:
Nous le sommes par fois aussi.
La Garonne n'a pas vû naître
Tous les Gascons qui sont ici.

FIN.

LE BAL D'AUTEUIL.

COMEDIE.

De Monſieur B * * *

ACTEURS
DU PROLOGUE.

Mr MAIGRET Marchand. } Bourgeois
Mr DE LA FAQUINIERE. } d'Auteuil.

LE BAILLI d'Auteuil.

La Scene eſt dans le Parterre de la Comédie.

Le Théatre repréſente un Bal de Campagne. On voit d'un côté des Payſans & des Payſannes: de l'autre des Scaramouches & des Arlequines: pluſieurs groupes de maſques en éloignement; & de part & d'autre, des violons, hautbois, & des muſettes ſur des arbres.

PROLOGUE
DU BAL DAUTEUIL.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, & Mr MAIGRET.

Mr MAIGRET.

AH, ah! c'eſt vous, Monſieur le Bailli; eh, que diable venez-vous donc faire ici?

LE BAILLI.

Eh, parſanguenne, Monſieur Maigret, j'y viens voir ſte petite drôlerie qu'ils allont jouer ſur le Bal de notre Village.

Mr MAIGRET.

Ah! je vois ce que c'eſt, Monſieur le Bail-

li : vous craignez qu'on ne réjouïſſe le public à vos dépens. Vous autres Habitans d'Autenil, vous avez des femmes un peu égrillardes : & l'on en pouroit bien toucher quelque choſe, ouï.

LE BAILLI.

Non, non, Monſieur Maigret, on n'en touchera rien ſur ma parole. Prenez ſeulement garde à la vôtre Il y auroit, morgué, de quoi faire une bonne farce de l'avanture que vous eûtes avec elle, l'année paſſée.

Mr MAIGRET.

Comment donc ! quelle avanture ? que voulez-vous dire ?

LE BAILLI.

Eh là.... quand vous ſurprîtes ce billet qu'alle écrivoit à un de vos amis communs, pour l'avertir de ſe trouver au Bal, avec une certaine écharpe, qu'elle lui envoyoit afin de l'y reconnoître.

Mr. MAIGRET.

Hé bien?

LE BAILLI.

Hé bian! vous fûtes au Bal vous avec ſt'écharpe que vous interceptîtes: votre femme ne manquit pas de donner dans le panneau: vous voulûtes voir juſqu'au bout comme alle traitoit les amis de la maiſon: mais morgué, vous fûtes le ſot du ſtratagême; & alle en fut quitte pour dire qu'alle vous avoit reconnu.

Mr MAIGRET.

Bon, bon, Monſieur le Bailli, ce n'eſt là qu'une bagatelle. Cela ne vaut pas, à beaucoup près, le tour que vous joua votre ménagere. Ce ne ſeroit, ma foi, pas le plus mauvais de la Comédie.

LE BAILLI.

Laiſſons cela, Monſieur Maigret: ſi ma femme m'a joué queuque tour, je l'ai morgué bian roſſée à meſure. Nous ne nous devons rien: la Comédie n'a que voir à cela.

Mr MAIGRET.

Ne seroit-il pas fort réjouïssant, par exemple, de voir aujourd'hui un Bailli épier sa femme au Bal, après avoir feint d'aller à Paris? La Baillive s'apercevroit de la fraude: elle feroit doubler son déguisement par une commere qui donneroit le change au Bailli, pendant que le galant escamoteroit la Baillive.

LE BAILLI.

Franchement, ça ne me plairoit gueres.

Mr MAIGRET.

Mais quel plaisir de voir le Bailli à la fin du Bal, découvrir son masque postiche! & demeurer aussi étonné à la vue de la commere, que si les cornes lui venoient à la tête! J'en rirois, ma foi, de bon cœur!

LE BAILLI.

J'éclaterois morgué bian à l'écharpe, moi!.... Mais il me semble pourtant que je sommes tous deux de grands sots. Ne vau-

droit-il pas mieux ne rire ni l'un ni l'autre, & empêcher que mille badauts ne rissent à nos dépens.

Mr MAIGRET

La réflexion est de bon sens, Monsieur le Bailli

LE BAILLI.

Tout Auteuil est intéressé à ça, voyez-vous. Il n'y a morgué point d'honneur si enfier, qu'il n'y ait toujours queuque maille à redire. Mais voici encore un de nos bourgeois fort à propos.

SCENE II.

LE BAILLI, Mr MAIGRET, Mr DE LA FAQUINIERE.

Mr DE LA FAQUINIERE.

HE' quoi ! Monſieur le Bailli avec Monſieur Maigret ! Ah parſambleu ! je ne voulois rien croire du bruit qui court : mais il n'y a plus moyen d'en douter.

LE BAILLI.

Eh, quel eſt donc ce bruit qui court, Monſieur de la Faquiniere ?

Mr DE LA FAQUINIERE.

Oh pour cela, cela eſt trop drôle. On dit que tout le Village en alarme s'eſt aſſemblé ſur la petite piece d'aujourd'hui : que les femmes ont mis dans la tête aux maris qu'il y alloit de leur honneur d'en empêcher la repréſentation, & qu'enfin vous êtes député, & même défrayé par eux, pour venir juger ici des intérêts du corps.

LE

LE BAILLI.

Il eſt vrai, Monſieur de la Faquiniere : mais c'eſt principalement pour vous que je craignons ; & je ne ſuis ici que pour empêcher qu'on ne vous joue.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Me jouer ! moi ? me jouer ! Ah par la ſambleu ! je voudrois bien qu'un petit fat d'Auteur s'aviſât de me tourner en ridicule !

LE BAILLI.

Il n'y a, morgué, rien à tourner à ça : il n'y a qu'à vous prendre comme vous êtes : c'eſt du ridicule tout craché.

Mr DE LA FAQUINIERE.

On dit auſſi, mon pauvre Monſieur Maigret, que vous avez envoyé une écharpe à l'Auteur, pour l'engager à rayer la vôtre de ſa piece.

Mr MAIGRET.

Et ne dit-on point auſſi quel préſent Monſieur de la Faquiniere lui a fait, pour ne rien dire de ſa derniere bonne fortune ?

Mr DE LA FAQUINIERE.

Comment donc ! qu'entendez-vous ?

Mr MAIGRET.

Eh,, là... cette femme de qualité avec qui vous familiarisâtes au dernier Bal un peu plus que de raiſon ; & qui vous mena gracieuſement au bois, où pour derniere faveur, elle vous fit rouer de coups de bâton, par ſes gens qui l'attendoient.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Vous plaiſantez, Monſieur Maigret, vous plaiſantez.

LE BAILLI.

Eh non, morguenne, il ne plaiſante point. Je le ſçûmes dès le lendemain par les laquais même ; & il y a aſſez long-temps que vous en gardez le lit, ouï. Je crois, morgué, que vous n'en êtes relevé que d'hier.

Mr DE LA FAQUINIERE.

Conte tout pur, conte tout pur ! Mais j'aperçois là haut une Dame qui me fait des mines : il faut que je l'aille joindre. Sans lieu.

LE BAILLI.

Prenez garde à la rechute, au moins. Pour nous, Monsieur Maigret, allons nous mettre à l'amphithéatre ; & nous prendrons des mesures après la Comédie, selon qu'il y aura de la commere, ou de l'écharpe.

Fin du Prologue.

ACTEURS

M. VULPIN, vieux garçon.
M. CIDARIS, frere d'Hortence.
Mad. CIDARIS, sœur d'Eraste.
HORTENCE, amante d'Eraste.
ERASTE, amant d'Hortence.
MENINE, } Maîtresses de M. Vulpin.
LUCINDE, }
MARTON, suivante de Mad. Cidaris.
FRONTIN, valet d'Eraste.
LUCAS, Jardinier de Mr Vulpin.
LE TABELLION.
TROUPES de Masques.
TROUPE de Violons.

La Scene est à Auteuil, chez M. Vulpin.

LE BAL D'AUTEUIL, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

HE' bien, mon enfant, de quoi s'agit-il? pourquoi m'as-tu mandé de me rendre ici?

FRONTIN.

Pour deux choſes: premierement, pour mes intérêts; & en ſecond lieu pour les vôtres.

ERASTE.

Comment donc! parle: qu'as-tu de nouveau à m'apprendre?

FRONTIN.

Que je ne puis plus rester chez Monsieur Vulpin: qu'il veut absolument épouser Mademoiselle Hortence; & que je me lasse d'être ici le garde de vos amours.

ERASTE.

Quoi! tu pourois m'abandonner dans une si cruelle conjoncture! Ah, mon cher Frontin, donne-moi au moins le temps...

FRONTIN.

Ah, que diable, Monsieur, le moyen! Courir tous les jours, de Paris à Auteuil, & d'Auteuil à Paris: avoir à servir deux maîtres à la fois: être Lolive pour l'un, & Frontin pour l'autre: morbleu, j'aimerois autant...

ERASTE.

Mais de quoi peux tu te plaindre? Tes gages ne te sont-ils pas bien payés? & n'es tu pas le mieux du monde chez Mr Vulpin

FRONTIN.

Oui, d'accord; grand chere, bon vin, gros jeu, vie de garçon : mais c'eſt ce qui m'oblige d'en ſortir.

ERASTE.

Comment donc?

FRONTIN.

Mr Vulpin reçoit grand monde : il m'a fait l'intendant de tous ſes plaiſirs; & j'ai tous les jours chez lui à faire à tant de gens, que je crains à la fin d'y être reconnu pour un fripon.

ERASTE.

Eh! ne crains rien, Frontin; & compte que je ne te manquerai jamais. Mais eſt-il poſſible qu'il ſonge à m'enlever Hortence?

FRONTIN.

Oh, très poſſible : Monſieur votre beau-frere la lui a promiſe; & nous lui donnons même aujourd'hui, entr'autres divertiſſemens, un petit Bal de campagne pour avant-goût de mariage.

ERASTE.

Quoi! Mr Vulpin ſongeroit à l'épouſer,

lui qui eſt un homme de plaiſirs ?

FRONTIN.

Hé oui, juſtement : c'eſt un homme de loie & de bonne chere, un agréable débauché, qui a paſſé toute ſa vie à duper des joueurs, ou à ſe laiſſer duper par des Coquettes ; & qui veut enfin avoir une femme à lui.

ERASTE.

Mais vouloir ſe marier à ſon âge !

FRONTIN.

Eh que diable, Monſieur ! n'a-t'il pas raiſon ? Il a goûté juſqu'ici, dans le célibat, tous les plaiſirs du mariage ; & ſe marie enfin par bienſéance, pour goûter, dans le mariage, toutes les douceurs du célibat. C'eſt dans l'ordre.

ERASTE.

Et tu crois qu'Hortence conſente à l'épouſer ?

FRONTIN.

Oh pour cela, non. C'eſt elle qui m'a ordonné de vous en avertir ; & de vous faire

trouver

trouver dans le petit bois du jardin, pour prendre enſemble des meſures.

ERASTE.

Ah ! mon cher Frontin, tu me rends la vie.

FRONTIN.

Mais je crains que vos affaires n'en aillent gueres mieux, à vous dire la vérité ; & que Mr Cidaris ne conſente jamais à votre bonheur.

ERASTE.

Il l'avoit néanmoins promis à ma ſœur.

FRONTIN.

Ouï, mais elle n'étoit que ſa maîtreſſe alors, & elle eſt ſa femme à préſent. Je ne ſçais même ſi je me trompe dans mes conjectures ; mais je m'imagine qu'il a quelque affaire de cœur en ce pays : car il l'écarte depuis un temps de tous ſes plaiſirs, & l'oblige même aujourd'hui de s'en retourner à Paris.

ERASTE.

Il l'oblige de s'en retourner à Paris ? Ah Frontin ! de qui tiens-tu ces nouvelles ?

FRONTIN.

De Martop: c'eſt elle même qui me dit dit. Mais j'entends quelqu'un : on pouroit nous ſurprendre ; allez vous-en lui parler avant qu'elle parte ; & ne manquez pas de vous trouver au rendez-vous.

SCENE II.

Mr VULPIN, FRONTIN, LUCAS,

Mr VULPIN.

AH! te voilà, Lolive?

FRONTIN,

Ouï, Monſieur, je viens de tout préparer pour le Bal, & d'ameuter tous nos ſimphoniſtes au Dauphin ; vous les aurez ici dans un moment.

Mr VULPIN,

C'eſt bien fait Mais avec qui étois-tu là?

FRONTIN

Eh... c'eſt un jeune homme de Paris qui a quelque intrigue en ce pays ci, & qui me

demandoit des nouvelles d'un Valet qu'il y avoit laiſſé pour lui en rendre compte.

LUCAS.

Comment! d'un Valet qu'il y avoit laiſſé!

FRONTIN.

Eh ouï, d'une eſpèce de Valet de chambre qui a eu l'adreſſe de s'introduire chez ſon rival, & qui doit aujourd'hui lui ménager ici une petite entrevuë, avec la perſonne qu'il aime.

Mr VULPIN.

Une entrevue chez moi! à mon inſçu?

FRONTIN.

Eh non, Monſieur: c'eſt au Bal qu'ils ſe doivent voir; & vous voyez bien que je vous en avertis.

Mr VULPIN.

Ah, c'eſt autre choſe.

FRONTIN.

Oh, c'eſt un lieu fertile en rendez-vous, que le Bal d'Auteuil!

Mr VULPIN

Oh pour céla, je t'en réponds; & il n'y a pas juſqu'à Mr Cidaris qui n'y en ait un dans

les formes. Mais il faut l'aller avertir que tout eſt prêt.

FRONTIN.

J'y cours.

SCENE III.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

HE' ſi, parſangué, Monſieur; c'eſt une honte de bailler le Bal à votre âge.

Mr VULPIN.

Que veux-tu? Mr Cidaris me l'a demandé. Je ſuis ſur le point d'épouſer ſa ſœur: je n'ai pû le lui refuſer.

LUCAS.

Bon, d'épouſer ſa ſœur! C'eſt encore quelque mariage du bois de Boulogne: car vous êtes de ces gaillards qui n'épouſent que la débauche.

Mr VULPIN.

Non, Lucas, je fais divorce avec elle.

LUCAS.

Quoi, morgué! vous renonceriez à la vie de garçon?

Mr VULPIN.

Ouï, mon enfant, c'en eſt fait: j'épouſe Hortence; & je ſonge auſſi à te mariet.

LUCAS.

Oh parſangué, pour moi, ça ne preſſe pas. Vous êtes noble, vous: vous voulez faire fouche! & vous n'avez point de temps à perdre.

Mr VULPIN.

Comment donc! qu'eſt-ce à dire?

LUCAS.

Eh, c'eſt à dire tout franc, qu'ous êtes déja un peu vieux pour avoir des rejettons. Mais ne vous boutez pas en peine, allez: on ne vous en laira, morgué, pas manquer.

Mr VULPIN.

Mais ſçavez vous bien, Monſieur le Jardinier...

LUCAS.

Oh morgué, je ſçavons bian ce que je ſçavons, & que les mariages de qualité ſont

ceux qui avont le plus de ſauvageons. C'eſt une jeune plante qui eſt diantrement verte que ſte Mademoiſelle Hortence.

LUCAS.

Il eſt vrai qu'elle eſt jeune ; mais c'eſt une fille bien élevée, & qui a toujours été tenue fort ſerré.

Mr VULPIN.

Hé ouï ; mais quand les orangers ſortent de la ſerre, on y voit parfois la fleur & le fruit tout enſemble.

Mr VULPIN

Oh, je n'ai rien à craindre d'elle ; & ſa vertu...

LUCAS.

Il n'y a, morgué, vartu qui tienne. La vartu eſt entée ſur la nature, voyez-vous : & quand l'arbre eſt trop fort, & que la greffe eſt trop foible, il n'y a pas moyen qu'alle profire : la ſeve l'étouffe.

Mr VULPIN.

Oh, tu as beau dire : ce mariage eſt une affaire arrêtée ; & j'eſpere en faire dreſſer ce ſoir les articles.

LUCAS.

Et moi, je crains bian que Madame Lucinde, & Madame Menine n'y venions mettre empêchement.

Mr VULPIN.

Comment! eſt ce qu'elles ſçauroient mes deſſeins?

LUCAS.

Je ne ſçais; mais on vient de m'apprendre au Dauphin, qu'alles y ſont toutes deux déguiſées; & je ne doute point que ce ne ſoit pour vous venir ſurprendre.

Mr VULPIN.

En effet, je ne les ai point averties du Bal. Elles pouroient bien ſe douter de ce qui ſe paſſe: mais garde-toi bien d'en parler à perſonne. C'eſt un ſecret que je confie à ta diſcrétion.

LUCAS.

Oh parſangué, vous faites bien. Je ſuis tout propre à garder un ſecret, moi; & je ſerois mille ans tout ſeul, que je n'en parlerois à perſonne.

SCENE IV.

Mr VULPIN, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

DE la joie, Monsieur! de la joie. Voici Mr Cidaris avec sa sœur; & tous nos instruments sont au salon. Il ne leur manque que du vin, pour préluder.

Mr VULPIN.

Hé bien, Lucas, va-t'en leur en faire donner.

FRONTIN.

Ouï, cours les enyvrer. Sans cela, ils ne pourroient jamais s'accorder.

SCENE V.

Mr VULPIN, Mr CIDARIS, HORTENCE, FRONTIN.

Mr CIDARIS.

AH, Mr Vulpin, vous me voyez dans la derniere joie : & voici ma sœur qui ne demande qu'à partager nos plaisirs.

Mr VULPIN.

Quoi, Madame ! je pourois me flater de vous y voir prendre quelque part ?

Mr CIDARIS.

Oh, assurément : c'est moi qui vous en réponds.

HORTENCE *bas à Frontin.*

Ton maître est-il arrivé, Frontin ? l'as-tu vû ?

FRONTIN *bas à Hortence.*

Oüi, Madame, il ne manquera pas de se trouver au rendez-vous.

Mr VULPIN.

Assurez-m'en donc aussi, Madame : & que

j'aie le plaisir de l'apprendre de vous-même.

HORTENCE.

Hé bien, Monsieur, j'y consens ; & je vous avoue que j'avois toute l'impatience du monde d'être ici.

M CIDARIS.

Eh ! ne vous disois-je pas bien que ma sœur n'avoit point d'autres sentimens que les miens ?

HORTENCE

Oh pour cela, non, mon frere : nos sentimens ne sont point si conformes que vous pensez. Vous croyez que c'est par devoir que je me rends ici ; & je vous assure que c'est par inclination.

Mr CIDARIS.

Hé bien ! je ne lui fais pas dire, comme vous voyez.

Mr VULPIN.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes ! Mais n'avons nous rien à craindre de Madame Cidaris ?

Mr CIDARIS.

Non, non, nous en sommes défaits ; & je

viens de la renvoyer à Paris.

FRONTIN.

Oh, c'eſt fort bien fait.

Mr CIDARIS.

Et j'ai été bien aiſe auſſi d'écarter Marton ; car c'eſt une coquine qui ne ſongeoit qu'à nous traverſer, & qui avoit ici des intelligences avec un certain pendart de Frontin...

FRONTIN. *à part.*

Comment diable ! c'eſt de moi qu'il parle. Il faut payer d'effronterie.

Mr CIDARIS.

On dit que c'eſt un maraut qui triomphe en fait de fourberies. Mais il ſera bien fin, s'il m'attrape.

FRONTIN.

Oh pour cela, Monſieur, je vous en réponds.

Mr CIDARIS.

Comment ! eſt-ce que tu le connoîtrois ?

FRONTIN.

Ouï, vraiment. C'eſt un maraut qui m'a donné bien de la peine en ma vie.

Mr VULPIN.

Quoi! tu aurois eu des affaires avec lui?

FRONTIN.

De cruelles même; & dont j'ai été bien-heureux de me tirer: C'eſt le plus grand fourbe!

Mr CIDARIS.

Oh! l'on me l'a bien dit.

FRONTIN *à Mr Vulpin.*

Tenez, Monſieur, c'eſt un coquin qui s'inſinue dans vos affaires, qui s'empreſſe de vous ſervir, que vous croyez dans vos intérêts, & qui dans le fonds, ne cherche qu'à vous attraper.

Mr VULPIN.

Oh, je n'en doute point.

FRONTIN.

Vous le voyez, vous luy parlez; il vous avertit lui-même de ſes fourberies, que vous ne vous apercevez pas encore qu'il vous trompe, & qu'il ſe moque de vous. Oh, c'eſt un maraut qui ſçait bien ſon métier.

Mr CIDARIS.

Oh, j'en ſuis perſuadé; mais je ne crois pas qu'il oſe ſe jouer à moi.

FRONTIN.

Oh, ne vous y fiez pas. C'eſt un pendart à vous affronter en face, & qui n'eſt jamais mieux maſqué que lors qu'il ſe montre tel qu'il eſt. Mais ne vous mettez pas en peine, allez; je me charge de vous le faire connoître, avant la fin du Bal.

SCENE VI.

Mr VULPIN, Mr CIDARIS HORTENCE, FRONTIN, LUCAS.

LUCAS.

HE' tatigué, Monſieur, venez donc mettre ordre à ça. Velà une tempête de filles qui vient de fondre ſur votre Bal, & qui l'avont fait commencer ſans vous.

Mr VULPIN.

Commencer, Lucas?

LUCAS.

Ouï, voirement; & finir auſſi, Mr Vulpin.

Mr VULPIN.

Comment donc! que veux-tu dire?

LUCAS.

Eh, je veux dire que ces enragées-là ont voulu dancer à queuque prix que ce fût, & qu'alles avont avec elles un vrai lutin de fille qui ne vaut pas le diable à contredire, & qui a pris la ſimphonie à la gorge pour la faire commencer.

Mr VULPIN.

Hé bien?

LUCAS.

Hé bian! parce qu'alle a fait un faux pas, alle a prétendu que c'étoit la faute des violons. Les violons l'ont traité de je ne ſçais qui; alle a traité les violons je ne ſçais comment: enfin l'orage à crevé; & alle a baillé tant de coups de pieds dans le ventre à ces gros inſtruments, qu'alle en a fait ſauter toutes les cordes; & que les Menêtriers s'en allont en jurant qu'ils en auront raiſon, &

qu'on ne brutaliſe point comme çà, un Arqueſtre.

Mr CIDARIS.

Eh mais, mais, Mr Vulpin! cela n'eſt point à ſouffrir.

Mr VULPIN.

Non, vraiment, Mr Cidaris. Il faut aller mettre ordre à cela.

HORTENCE.

Allez. J'ai quelques ordres à donner à Lolive : je vous rejoins dans un moment.

SCENE VII.

HORTENCE, FRONTIN.

HORTENCE.

HE' bien, mon enfant, as-tu ſongé à nos affaires?

FRONTIN.

Hé ouï, vraiment, j'y ai aſſez ſongé ; mais je ne ſçais encore par où m'y prendre.

HORTENCE.

Il faut commencer par rompre le mariage

de Mr Vulpin, & songer ensuite à faire celui d'Eraste.

FRONTIN.

Si nous commencions plutôt par faire celui d'Eraste, nous n'aurions plus à rompre celui de Mr Vulpin: ce seroit la moitié de la peine d'épargnée.

HORTENCE.

Il est vrai; mais comment en venir à bout?

FRONTIN.

Eh... mais.. mais, mon Maître vous dira cela. Il est au jardin qui vous attend: allons nous en le trouver.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCAS *ſeul.*

VELA, morgué, de belles chiennes de nôces ! Des violons qui ne voulont pas jouer d'un côté : des Maſques qui voulont dancer de l'autre : au milieu de tout ça, une Maîtreſſe qui s'éclipſe : car on ne ſçait, morgué, ce que la future eſt devenue, pendant tout ce grabuge ; & je ne jurerois pas qu'on ne nous l'eût eſcamotée. Hais on vient ici. Ne ſeroit-ce point queuque eſcamoteur ? Hé morgué, c'eſt Madame Menuet !

SCENE II.

LUCAS & MENINE *en Cavalier.*

MENINE.

OUi, mon pauvre Lucas, c'eſt moi-même ; & je t'apprendrai le ſujet de mon déguiſement: Mais dis-moi, me trouves-tu un peu l'air d'un homme ?

LUCAS.

Eh... ouïda ? à queuque choſe près.

MENINE.

Mais de bonne foi, ſi tu ne ſçavois que je ſuis fille, n'y ſerois-tu pas trompé ?

LUCAS.

Bon ! eſt-ce que les filles ſont faites pour autre choſe que pour tromper. On vous prendroit, morgué, pour un petit maître : & je gagerois que vous venez jouer queuque tour à Mr Vulpin.

MENINE.

Juſtement : je venois lui enlever ſa Maîtreſſe.

LUCAS.

Hé fi, parſangué, Madame! ne faites point cet afront la à votr ẽ ſexe. On croiroit.

MENINE.

Oh! je me moquel de ce qu'on pouroit croïre: & je lui apprendrois à me trahir, après m'avoir promis de m'épouſer.

LUCAS.

Bon! s'il avoit épouſé toutes les femmes à qui il le promettoit, il en auroit, morgué, une pépinière.

MENINE.

Oh! je l'empêcherois pourtant bien d'en épouſer une autre, ſi j'en avois envie: mais heureuſement pour lui, j'ai d'autres vûes.

LUCAS.

Quoi! vous auriez déja queuque autre intrigue en ce pays ci?

MENINE.

Oui, mon enfant: je viens de voir un jeune homme, au Dauphin, dont les manières m'ont charmée, & qui m'a entierement dépiquée de Mr Vulpin.

LUCAS.

Oh parſangué, j'en ſuis ravi! Mais le connoiſſez-vous? ſçavez-vous qui il eſt?

MENINE,

Non: je n'ai pû encore lui parler que des yeux; & ſon viſage m'eſt tout-à-fait nouveau. Mais ſes mines m'ont aſſez répondu de ſon cœur; & il ne s'agit plus que de faire connoiſſance.

LUCAS.

Hé morgué, ne ſeroit-ce point ce jeune étranger que des Madames de Paris amenont tous les jours au bois de Boulogne?

MENINE.

Je ne ſçais; mais c'eſt le plus enſorcelant petit minois! Oh! je t'avoue que je n'ai jamais vû d'hommes faits comme lui. Mais le voici qui vient à nous.

LUCAS *à part.*

Hé morgué, c'eſt Madame Lucinde *à Menine.*

Ho ratigué, vous avez raiſon: il n'y a point d'hommes faits comme ça! *à part.* Il faut pourtant que je ſonge à les écarter d'ici.

SCENE III.

LUCAS, MENINE & LUCINDE *en cavaliers.*

LUCINDE *d'un côté du Théatre.*

OUi, juſtement, c'eſt lui-même. Mais je penſe qu'il eſt avec Lucas. Eh, bonjour, mon pauvre Jardinier.

LUCAS.

Hé morgué, Madame! dans quel équipage vous velà! Que venez-vous donc faire ici?

LUCINDE.

J'y venois ſurprendre ton Maître. Mais qui eſt ce jeune homme là avec qui tu es?

LUCAS.

Eh... c'eſt un jeune homme de mes amis, qui eſt aſſez bien fait, comme vous voyez, & qui meurt d'envie de faire connoiſſance avec vous?

LUCINDE.

De faire connoiſſance avec moi!

LUCAS.

Hé ouï, morgue. C'eſt un petit rejetton de chevalerie, qui eſt ſur le point de faire ſes caravannes; mais ce ſeroit dommage que ça fit des vœux: n'eſt-ce pas?

LUCINDE.

Ouï, vraiment, Lucas. Il a très-bon air: je le trouve fort joly homme; & je ſuis ravie qu'il ait du goût pour moi. Mais ne ſe douteroit-il point que je ſuis fille?

LUCAS.

Oh palſangué, non: ça eſt au plus loin de ſa penſée. Mais, ſi vous voulez, je l'en avertirai.

LUCINDE.

Non, non, garde-t'en bien: laiſſe-moi tirer avantage de ſon erreur, & m'aſſurer de ſes ſentimens, avant de me découvrir à lui.

LUCAS.

C'eſt morgué bian dit. *à part.* Comme alle baille dedans. Oh! palſangué ça eſt trop drôle!

MENINE *de l'autre côté du Théatre.*

Eh, que lui disois-tu donc, Lucas ? Tu lui parlois bien familierement : est-ce que tu le connoîtrois ?

LUCAS.

Eh ouï, vrament : c'est un Marquis de ma connoissance ; & c'étoit de vous que je lui parlois.

MENINE.

De moi ? Ah, tu m'auras trahie ! tu lui auras appris qui je suis !

LUCAS.

Eh non, morgué : tout à l'encontre. Je lui disois que vous étiez tous Chevaliers dans votre famille ; & il ne tient qu'à vous d'être bons amis.

MENINE.

Quoi, sérieusement... Mais au moins, Lucas, n'y a-t'il point de risque ?

LUCAS.

Oh pour ça, non ; c'est moi qui vous en réponds : *à part*. La nature y a morgué mis bon ordre ! *à toutes deux*. Eh, allons, Mes-

sieurs, sans compliments, point de façons, commencez par vous embrasser.

LUCINDE *embrassant Menine.*

Ah! de tout mon cœur!

LUCAS *à part.*

Ce n'est, morgué pas ce qu'alle pense.

MENINE *embrassant Lucinde.*

Je n'ai jamais rien fait avec tant de plaisir.

LUCAS *à part.*

Oh, palsanguenne, ouï! velà un beau chien de plaisir!

MENINE *à Lucinde.*

Et je veux me lier avec vous de l'amitié la plus étroite.

LUCAS *à part.*

Il ne faut pas toujours juger de l'arbre par l'écorce.

LUCINDE.

Mais par quel hazard nous trouvons nous tous deux ici?

LUCAS *entr'elles.*

Oh, pour ça tenez, c'est le même vent qui vous y pousse: c'est l'amour qui vous y amene

amene l'un & l'autre ; il ſe trouve qu'on vous y trompe tous deux. Eh, parſanguenne, il faut vous en conſoler enſemble.

MENINE.

Ah, volontiers.

LUCAS.

Je m'en vas donc vous laiſſer ici ; auſſi bien ai-je queuque petite affaire à mon jardin. Sans adieu, Monſieur le Chevalier ... juſqu'au revoir, Monſieur le Marquis ..., Oh, parſanguenne, il y aura bien à rire, quand alles viendront à ſe reconnoître !

SCENE IV.

LUCINDE & MENINE *en Cavaliers.*

MENINE.

EN vérité, Marquis, plus je vous regarde, & plus je crois que Lucas m'impoſe : non, il n'eſt pas poſſible qu'une femme vous trahiſſe. Eh ! pour qui vous trahiroit-elle ?

LUCINDE.

Ma foi, Chevalier, une femme qui me troqueroit auroit ſes raiſons. Le moyen de s'aimer quand on n'eſt pas fait l'un pour l'autre ! Mais par où juſtifiet une perfide qui n'auroit pû s'en tenir à vous ? Eh ! que pourroit-elle donc deſirer dans un homme ?

MENINE.

Tout ce qui me manque, Marquis. Je ne fais point le fat là deſſus : j'ai beau m'examiner, je ne me trouve point de quoi fixer une femme.

LUCINDE.

Parbleu, Chevalier, je me mets pourtant le mieux que je peux à la place d'une femme qui vous aimeroit ; & je ne ſçaurois m'appercevoir qu'il y ait quelque choſe à redire en vous.

MENINE.

Eh mon Dieu, Marquis ! demeurez ce que vous êtes, pour me trouver à votre gré. C'eſt diminuer du prix de vos ſentimens pour moi, que de vous mettre à la place d'un autre. Mais revenons à votre perfide : elle ne

vous occupe guères, ce me semble. Oh, je vois bien, Marquis, que ce n'est pas là votre premiere avanture.

LUCINDE.

Votre infidelle ne vous tient guères plus au cœur, Chevalier. Mais parbleu, touchez-là; je veux vous donner ici la connoissance d'une Dame qui vous aidera à vous en venger.

MENINE.

Et moi, Marquis, je veux vous en faire connoître une qui se fera un plaisir de faire votre bonheur.

LUCINDE.

Oh! pour mon bonheur, Chevalier, il dépend de vous. Les femmes ne m'ont jamais tentée.

MENINE.

Oh! ce n'a jamais été mon foible, non plus; & il n'y a rien que je ne sacrifiasse à un ami tel que vous.

LUCINDE

Si vous connoissiez néanmoins celle dont

il s'agit; peut-être ne vous ſeroit elle pas ſi indifférente?

MENINE.

Peut-être ne mépriſeriez-vous pas non plus celle dont je vous parle, ſi elle vous étoit connue.

LUCINDE.

J'oſe du moins me flater que la reſſemblance qui eſt entre nous, vous préviendroit en ſa faveur.

MENINE.

Oh, pour la reſſemblance, on n'en ſçauroit voir de plus parfaite que la nôtre; & ce n'eſt que par les habits qu'on peut nous diſtinguer.

LUCINDE.

Je conſens donc de la voir pour vous faire plaiſir; mais c'eſt à condition que vous verrez la mienne auparavant.

MENINE.

Oh pour cela, non; mais nous les verrons enſemble, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Volontiers; que la vôtre ſe rende ici dans

un quart d'heure: la mienne ne manquera pas de s'y trouver... Mais au moins, Chevalier, ne manquez pas d'y revenir avec elle.

MENINE.

Oh! j'y suis trop intéressée. Mais on vient à nous; courons changer d'équipage.

LUCINDE.

Allons-nous démarquiser... Mais je pense que c'est Madame Cidaris, avec Marton.

SCENE V.

LUCINDE *en Cavalier*, Mad. CIDARIS & MARTON *en habits de Bal, & tenant un masque à leur main.*

MARTON *apercevant Lucinde.*

AH, Madame, le joli cavalier! Mais je crois que ce n'est que Lucinde.

Mad. CIDARIS *à Lucinde.*

Eh! ma chère, pour quelle avanture viens-tu au Bal dans cet équipage?

LUCINDE.

Ma foi, je n'en sçais rien encore. Mais

toi, ma charmante, qu'y viens-tu faire dans ces habits ?

Mad. CIDARIS.

Oh! ce n'eſt point la galanterie qui m'y amene. C'eſt Mr Cidaris que j'y viens chercher.

MARTON.

Quoi, Madame! c'eſt pour venir trouver un mari au Bal, que vous avez pris tant de ſoin de votre petite perſonne?

Mad. CIDARIS.

Ouï, Marton; & c'eſt pour moi que Mr Cidaris s'y rend auſſi.

LUCINDE.

Mais tu te moques, ma chere; cela ne ſe peut.

Mad. CIDARIS.

Non, je ne moque point: c'eſt une partie concertée entre nous.

MARTON.

Oh par ma foi, Madame, je ne vous comprends pas. Vous étiez ce matin indiſpoſée; vous ne pouviez vous en retourner à Paris; Mr Cidaris vous en a fait une néceſſité: vous

Vouliez l'emmener avec vous ; il vous a dit qu'il étoit obligé de se rendre à Versailles : cependant il est ici ; vous vous y trouvez : & c'est une partie concertée entre vous ?

Mad. CIDARIS.

Ouï, Marton ; c'est un rendez-vous que nous nous sommes donné.

MARTON.

Oh, pour le coup, Madame, expliquez-vous.

Mad. CIDARIS.

Quoi ! tu n'as pas eu l'esprit de connoître que cette indisposition n'étoit qu'une feinte ?

MARTON.

Oh pour cela, je l'ai compris d'abord ; & j'ay cru même, connoissant les manières doubles & dissimulées des femmes, & l'esprit contrariant des maris, que vous ne presiez le vôtre de vous accompagner, que pour vous en défaire plutôt. Pour le reste, je vous avoue qu'il me passe.

Mad. CIDARIS.

Aprends donc, mon enfant, que je me fis faire cet habit pour le dernier Bal qu'il y eut

ici ; que j'eus le plaisir de n'y être reconnue de personne, & celui d'y trouver un galant en la personne d'un mari.

LUCINDE.

Quoi, ma chere ! Mr Cidaris t'en vint conter ?

Mad. CIDARIS.

Oui, le traître vint me faire mille protestations d'amour. Mais croyant me tromper, il se trahit lui-même, & passa toute la nuit à me convaincre de sa perfidie.

MARTON.

Et vous vous séparâtes, sans lui faire aucune infidélité ?

Mad. CIDARIS.

Oh ! ce ne fut pas sans peine. Il vouloit à toute force m'emmener avec lui ; & je ne pus m'en défaire qu'en lui promettant de me rendre à la premiere assemblée qu'il y auroit ici. Mais je l'aperçois qui vient ici : laissons nous ensemble.

SCENE VI.

Mr CIDARIS, Mad. CIDARIS & MARTON *masquées.*

Mr CIDARIS.

J'Ai beau chercher ma sœur, je ne la sçaurois trouver; & je crains bien que ce pendart de Frontin .. Mais n'est-ce pas là mon inconnue? Ah, Madame, que j'avois d'impatience de vous revoir! & que ma joie seroit parfaite, si ce masque...

Mad. CIDARIS.

Ah, Monsieur! je crains trop de me montrer telle que je suis. C'est à votre erreur que je dois ma conquête; c'est à mon masque que je dois vôtre cœur: permettez..

Mr CIDARIS.

Non, Madame, je ne puis plus vivre sans vous voir.

Mad. CIDARIS.

Non, vous ne sçauriez me voir sans cesser

de m'aimer. Je vous connois mieux que vous ne penſez.

Mr CIDARIS.

Ah! je vous jure...

Mad. CIDARIS.

Ne faites point de ſermens: ce ſont de foibles liens pour les amans d'aujourd'hui; & vous m'en feriez mille, que je n'en deviendrois pas plus crédule.

MARTON.

Oh, nous ne ſommes point ſi ſottes! Madame y a déja été attrapée.

Mr CIDARIS.

Mais tenez-moi du moins quelque compte du temps que j'ai paſſé ſans vous voir: ſi vous ſçaviez tout ce que j'en ai ſouffert, tout ce que j'en ai fait reſſentir à ma femme.

Mad. CIDARIS.

Oh! je vous en dois beaucoup, j'en tombe d'accord: mais, pour être encore mieux perſuadée de votre fidelité, je voudrois bien ſçavoir quels ſeroient vos ſentiments, ſi Madame Cidaris alloit de ſon côté...

Mr CIDARIS.

Ah, Madame, qu'elle faſſe tout ce qu'elle voudra. Rien ne peut plus me toucher de ma femme; & je vous réponds que ſa conduite ne m'intéreſſe plus du tout.

MARTON *bas à Mad. Cidaris.*

Prenez témoins de cela, Madame; cela peut ſervir dans l'occaſion.

Mad. CIDARIS.

Mais ſi ſes charmes n'ont pû vous retenir, que dois-je eſpérer de mes foibles appas?

Mr CIDARIS.

Oh! il y a bien de la comparaiſon! Ma femme a t'elle cette taille, ce port?

Mad. CIDARIS.

Oh pour cela, je n'ai rien qu'elle n'ait avec autant d'avantage.

Mr CIDARIS.

Et moi, je ne lui trouve rien d'approchant; & toute ſa perſonne me déplaît.

Mad. CIDARIS.

Ainſi, Monſieur, ſi j'avois le malheur de lui reſſembler ..

MARTON.

Bon ; Madame, voilà une belle difficulté ! Monsieur aimeroit en vous tout ce qui lui déplaît en elle.

Mr CIDARIS *en lui prenant la main.*

Assurément ; Madame.

Mad. CIDARIS.

Ah ; modérez vos transports. Si mon mari nous surprenoit...

Mr CIDARIS.

Quoi ; Madame ! vous êtes mariée

Mad. CIDARIS.

Oui, Monsieur ; & c'est pour me venger d'un traître, d'un perfide, que je veux vous ouvrir mon cœur ; il est ici avec une personne qui n'a aucun avantage sur moi, & pour laquelle il me mépriſe ; mais puiſqu'il m'outrage, je veux m'en venger.

MARTON.

Oh pour cela, il n'y a point de plus douce vengeance que celle qu'on prend d'un mari ; & je ne mourrai point contente, que je ne me ſois vengée de deux ou trois.

Mad. CIDARIS.

Oui, traitre, j'aurai le plaisir de te confondre, & de te faire voir ta femme, où tu ne crois trouver que ta maîtresse. Mais j'oublie que je suis avec vous... je confonds l'amant & le mari... pardonnez ce transport.

Mr CIDARIS.

Ah, Madame! vous me percez l'ame. Est-il possible qu'il y ait un homme assez brutal pour vous offenser?

MARTON.

Oh, vous en jugerez vous même.

Mr CIDARIS.

Ah vengez-vous, Madame, vengez-vous, & me rendez le plus heureux des hommes.

Mad. CIDARIS.

Eh comment me venger, & vous rendre heureux?

Mr CIDARIS.

En répondant à ma passion, Madame; en vous abandonnant à ma tendresse.

Mad. CIDARIS.

Non, ce seroit vous tromper, & me trahir

moi-même; car enfin, quelque outrage qu'un mari nous faſſe...

Mr CIDARIS.

Quoi! vous voudriez encore ménager un homme qui vous mépriſe?

Mad. CIDARIS.

Eh, croyez-vous que ſes mépris me mettent en droit de lui être infidele?

Mr CIDARIS.

Oh, aſſurément, Madame.

Mad. CIDARIS.

Ah, gardez-vous de me le perſuader; vous y êtes plus intéreſſé que perſonne; & vous me parleriez contre vous-même.

Mr CIDARIS.

Non, non, Madame; vous méritiez d'être adorée eternellement; & vous m'aviez même fait eſpérer...

Mad. CIDARIS.

Ouï, je vous avois promis de vous rendre heureux; & je ſens bien que ce que je dois à mon mari ne m'empêchera pas de vous accorder tout ce que vous voudrez exiger de moi.

Mr CIDARIS.

Ah, Madame! vous me transportez!

Mad. CIDARIS,

Mais il faut m'accorder une grace auparavant, pour m'assurer de votre cœur.

Mr CIDARIS.

Eh, quelle est-elle, Madame? parlez.

Mad. CIDARIS.

Je m'intéresse au bonheur d'un amant dont vous pouvez combler les vœux: Eraste aime votre sœur; vous la lui aviez promise: pourquoi lui manquez vous de parole?

Mr CIDARIS.

Je vous avouerai, Madame, que c'étoit pour la donner à Mr Vulpin, & pour avoir le plaisir de faire enrager ma femme: mais puisque vous vous intéressez pour Eraste, je vous promets...

Mad. CIDARIS.

Oh, ce n'est point assez de me promettre; il faut le rendre heureux dès aujourd'hui, & rompre le mariage de Mr Vulpin en ma présence.

Mr CIDARIS.

Hé bien, Madame, allons le trouver; j'y consens.

MARTON.

Et moi, j'aperçois Frontin; il faut que je le sonde sous ces habits, & que je voie s'il ne seroit point aussi d'humeur à me faire quelque gasconnade conjugale

SCENE VII.

FRONTIN & MARTON *masquée.*

FRONTIN.

PEndant que nos amants sont ensemble, cherchons aussi quelque tête-à-tête. Mais, quoi! une femme seule au Bal! Voyons un peu ce que ce pouroit être.

MARTON *à part.*

Il me lorgne; le pendart s'aviseroit-il de m'en conter?

FRONTIN *à part.*

Elle m'œuillade: parbleu, faisons le petit maître,

maître, & bruſquons l'avanture. Mais non, ce pouroit être quelque maſque de qualité: laiſſons lui faire les avances.

MARTON *en le ſaluant d'un air gracieux.*

C'eſt Monſieur de Lolive, ſi je ne me trompe?

FRONTIN *à part.*

Foin! me voila dégradé. *à Marton.* Fort à votre ſervice, Madame: il ne tient qu'à vous que je ne vous rende mes reſpects en face.

MARTON.

J'ai eu plus d'une fois le plaiſir de vous voir avec Mr Vulpin; & ce n'eſt pas auſſi la premiere fois que je vous ai ſouhaité ſa fortune.

FRONTIN.

Ah, Madame! c'en eſt une au deſſus de la ſienne, que vous vous ſoyez donné la peine de ſouhaiter quelque choſe pour moi!

MARTON.

Monſieur de Lolive eſt toujours ingénieux: tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait eſt plein

de graces; & je me ſouviens que vous me verſâtes un jour à boire d'un air à me faire penſer à toute autre choſe.

FRONTIN.

Vous vous moquez, Madame. *à part.* Qui diable ſeroit cette connoiſſeuſe là?

MARTON.

Vous cherchez à me déchiffrer, Monſieur de Lolivé?

FRONTIN.

Franchement, Madame, j'ai quelque peine: vous avez l'air un peu équivoque; mais n'importe, je vous attraperai. Oüi... non... ſi fait... ah, je vous tiens. Vous êtes cette jeune veuve qu'on ne connoît preſque encore que ſous ſon nom de fille. Là, c'eſt vous qui, n'en déplaiſe à votre aînée, avez porté le talent de jolie femme à ſa perfection! & je ne vous connoiſſois point encore, que je m'avisai de vous aimer, à ne vous voir que ſur un écran.

MARTON.

Vous vous trompez, Monſieur de Lolivet

loin d'être votre jeune veuve, je ne suis pas même encore sortie de fille.

FRONTIN.

Il faut donc que vous soyez quelqu'une de ces galantes de distinction, à qui l'on a ordonné l'air de la campagne; & qui ne faisant plus à Paris qu'un séjour clandestin, n'osent plus se montrer que sous le masque.

MARTON.

Encore moins, je vous assure. *à part.* Hom! que je te froterois de bon cœur!

FRONTIN.

Oh pour le coup, Madame, j'y suis; & voilà un poing fermé qui vous décèle. Vous êtes cette fille d'épée, ou, si vous l'aimez mieux, ce petit maître à phalbala: car on ne sçait pas bien encore dans le monde à quoi s'en tenir sur votre chapitre; & je ne jurerois pas qu'il n'y eût de la tricherie, non. Je vous ai vû soupirer aux pieds d'une belle, aussi déterminément que si vous étiez sûre de votre fait.

MARTON.

Monſieur Frontin eſt toujours en défaut.

FRONTIN.

Comment, Monſieur Frontin! Oh, tout beau, Madame: vous me connoiſſez un peu plus qu'il ne faut. Je ne ſuis Frontin qu'*incognitò*; & je ſerois perdu ſi l'on me découvroit ici pour tout autre que pour Lolive.

MARTON.

Allez, allez, je ſçais vos intérêts: vous ſervez Eraſte; & vous trompez ici Monſieur Vulpin, pour lui enlever Hortence en faveur de ſon rival: mais je crains bien que vous ne faſſiez tout ce manége, pour vous aſſurer vous-même une certaine Marton....

FRONTIN *à part.*

De la jalouſie! Bon, mes affaires avancent.

MARTON.

Franchement, Monſieur de Lolive, cette Marton là me tient au cœur.

FRONTIN.

Eh, Madame! vaut-elle seulement la peine qu'on y songe? Il est bien vrai qu'il s'est agi de quelque chose entre nous; mais cela n'étoit encore qu'ébauché; & ce n'est point une femme à finir que cette créature là.

MARTON.

Si l'on étoit bien sûre de vos sentimens à son égard...

FRONTIN.

Eh, bon, bon, Madame! est-ce pour de Martons que les sentimens sont faits? Il y a de certaines femmes qui ne doivent coûter tout au plus que du verbiage: encore y perdroit-on.

MARTON.

Eh, qui me répondra, Monsieur de Lolive, que vous me destiniez un autre monnoie?

FRONTIN.

Les effets, Madame, les effets. Tenez, j'avois conclu dans ma tête le mariage d'Hortence & d'Eraste: je commence par le casser tout net, s'il vous donne le moindre soupçon

MARTON.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur de Lolive : tout au contraire, je vous ordonne de confirmer ce mariage, puisque vous le tenez pour fait ; & c'est même à ce prix que je prétends me mettre.

FRONTIN.

Ah ! vous me comblez de joie, ma Princesse ! De grace, laissez-moi vous en marquer ma reconnoissance, & jurer à vos genoux, de ne songer de ma vie à cette enragée de Marton.

SCENE VIII.

FRONTIN, MARTON, LUCAS.

LUCAS *trouvant Frontin au pieds de Marton.*

HÉ' tatigué, Monſieur de Lolive! quelle poſture eſt-ce là? Tandis qu'on vous attend, vous vous amuſez-là à faire l'eſpalier auprès de Madame! Eſt-ce qu'ous n'avez pas envie que je commencions la nôce?

FRONTIN.

Non, mon enfant: voici une Dame de qualité, qui a intérêt de la rompre, & qui m'aſſure ma fortune, ſi j'en viens à bout. Il ne tient qu'à toi d'en être de moitié.

LUCAS.

De moitié! hé, mais, morgué, comment entendez vous ça? Eſt-ce qu'alle ſeroit d'humeur à nous épouſer tous deux?

FRONTIN.

Oh pour cela, non, c'eſt un fait à part:

mais il y va de ton intérêt de nous aider à rompre le mariage de Mr Vulpin.

LUCAS.

Eh parſangué, je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour ça?

FRONTIN.

Donner avis de ce qui ſe paſſe, à Madame Lucinde, & à Madame Menine, & les engager à nous venir ſeconder.

LUCAS.

Hé morgué, que ne m'avez-vous dit ça plutôt: alles étiont ici tout à l'heure.

FRONTIN.

Il faut auſſi lui rendre ſuſpecte celle qu'il veut épouſer, & l'avertir d'un rendez-vous qu'elle a ici avec ſon amant. Mais courons l'en informer nous-même, & tâchons de les lui faire ſurprendre enſemble: c'eſt le meilleur moyen de l'en détacher.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

OUI, morgué, je vous dis qu'alle eſt dans le petit bois avec un Cavalier, & qu'il ne tient qu'à vous de les y aller ſurprendre. Eh, tenez, morgué, ne les voilà-t'il pas qui en revenont?

Mr VULPIN.

Juſtement; mais ne les effarouchons point. Paſſons derriere cette paliſſade.

SCENE II.

M. VULPIN, LUCAS, HORTENCE, ERASTE.

HORTENCE.

NOn, Eraſte, rien ne ſçauroit me faire changer ; & je vous promets de n'être jamais qu'à vous,

LUCAS *à part.*

Hé bien, morgué, l'entendez-vous?

HORTENCE.

Mais ſéparons-nous ; je tremble qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

ERASTE *en lui baiſant la main,*

Ah, ſouffrez du moins que je prenne à vos pieds ce gage de mon bonheur...

HORTENCE.

He bien, Eraſte, êtes-vous content?

LUCAS *courant ſe mettre entr'eux.*

Hé, ouï ; mais morgué, je ne le ſommes pas, nous.

HORTENCE. *à Monsieur Vulpin.*

Quoi, vous étiez là ?

LUCAS.

Oh, parsanguenne, ouï : je vous écoutions.

HORTENCE.

Hé bien, tant-pis pour vous. Vous connoissez mes sentimens : je ne vous aime point ; vous l'avez entendu : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus.

SCENE III.

M. VULPIN, LUCAS.

M. VULPIN.

OUais ! voici bien de la franchise, pour une fille !

LUCAS.

Elle n'en fait, morgué, pas de façons, comme vous voyez.

Mr VULPIN.

Et elle en feroit encore moins, si elle étoit ma femme. Mais cours un peu voir ce qu'ils

deviennent ; & me laiſſe ici réver à ce que j'ai à faire.

SCENE IV.

Mr VULPIN *d'un côté*, & LUCINDE *en femme de l'autre.*

LUCINDE.

VOici juſtement l'heure de notre rendez-vous ; & je ſuis ſurpriſe de n'y point trouver le Chevalier : mais j'aperçois Mr Vulpin ; il faut que je m'en venge ſur lui.

Mr VULPIN.

J'entends, ce me ſemble, quelqu'un. Ah, c'eſt Lucinde ; ſauvons-nous.

LUCINDE.

Le traître m'échape ; & je n'oſe le ſuivre, de peur de manquer le Chevalier. Ah ! que je l'aurois roſſé de bon cœur. Mais j'entends marcher dans cette allée : voyons ſi ce ne ſeroit point le Chevalier.

SCENE V.

MENINE *en femme.*

C'Eſt ici que le Marquis doit ſe rendre ; & j'y ſuis néanmoins la premiere. Mais cela eſt dans l'ordre ; & puiſque nous mettons les hommes ſur ce pied là, nous ne devons pas nous en plaindre. Il devroit cependant avoir un peu plus d'empreſſement pour une premiere entrevue ; & la nouveauté de l'avanture le devroit piquer d'impatience. Mais que vient chercher ici cette Dame ?

SCENE VI.

LUCINDE & MENINE *en femmes.*

LUCINDE.

OH pour cela, il faut avouer que les hommes ſe relâchent terriblement de ce qu'ils nous doivent. Mais à qui en veut cette Dame.

MENINE.

Comment ! je crois que c'eſt le Marquis.

LUCINDE.

Eh ! je penſe que c'eſt le Chevalier.

MENINE.

Non, je ne me trompe point.

LUCINDE.

Oui, c'eſt lui-même.

MENINE.

Eh, mon cher Marquis, dans quel équipage êtes-vous là ? & qui vous a fait prendre ces habits ?

LUCINDE.

Un ſujet aſſez naturel. Mais vous, Chevalier, pourquoi ce déguiſement ?

MENINE.

Oh, ce n'en eſt point un, je vous jure.

LUCINDE.

Comment donc ?

MENINE.

Ce ſont les habits de mon ſexe ; & c'étoit pour moi que je voulois m'aſſurer de vos ſentimens.

LUCINDE.

Quoi ! c'étoit de vous que vous me parliez ?

MENINE.

Ouï, de moi-même. Mais vous ſçavez ce que vous m'avez promis; & je crois pouvoir compter ſur votre cœur.

LUCINDE.

Oh, quelque choſe qui arrive, ce ne ſera pas par-là que vous vous plaindrez de moi.

MENINE.

Mon bonheur ſera donc parfait.

LUCINDE.

Il y aura pourtant quelque choſe à dire.

MENINE.

Comment! eſt-ce que vous ne voudriez plus nous unir?

LUCINDE.

Non, je ne ſuis point votre fait.

MENINE.

Pourquoi donc? Nos états ſeroient-ils ſi différens...

LUCINDE.

Eh, mon Dieu, ils ne ſont que trop ſemblables: car enfin... je ſuis...

MENINE.

Hé bien?

LUCINDE.

Je ne ſuis pointe ce que vous penſez.

MENINE.

Comment ! ſeriez-vous marié ?

LUCINDE.

Eh, non : au contraire...

MENINE.

Oh, expliquez-vous donc.

LUCINDE.

Hé bien, je ſuis fille, puiſqu'il faut vous le dire.

MENINE.

Vous êtes fille ?

LUCINDE.

Eh ouï, vraiment. Vous l'êtes bien, vous; il me ſemble que je puis bien l'être auſſi.

MENINE.

Oh, ce n'eſt pas moi qui vous empêcherai. Cependant ſi les effets euſſent répondu aux apparences....

LUCINDE.

En ce cas nous euſſions peut-être été auſſi folle l'une que l'autre. Mais c'eſt à ce marau de Lucas que nous devons nous en prendre.

MENINE.

En effet, c'eſt lui qui nous a trompées. Voyez un peu à quoi il nous expoſoit.

LUCINDE.

Mais n'en auroit-il point eu les mêmes raiſons ? & ne ſerions-nous point ici toutes deux ſur le compte de Monſieur Vulpin ?

MENINE.

Juſtement ; c'eſt pour cela qu'il vouloit nous en écarter : mais le voici qui vient à nous.

SCENE VII.

MENINE, LUCINDE, LUCAS.

LUCAS *accourant à Lucinde.*

HE', parſangué, Madame, il y a deux heures que je vous cherche. Qu'a vous donc fait de Monſieur le Chevalier ?

MENINE *en ſe retournant de ſon côté.*

Ce qu'elle en a fait, traître ?

LUCAS *à Menine.*

Hé quoi ! vous velà auſſi redevenue fille ?

MENINE.

Ouï ; mais nous vous apprendrons à vous jouer de nous.

LUCAS.

Oh pour ça, morgué, ce n'eſt pas à moi qu'il faut vous en prendre.

LUCINDE,

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur le maraut ?

LUCAS.

Eh parſangué, non. Vous vouliez tout ces deux être hommes : vous m'aviez défendu de vous faire connoître. Eſt-ce-ma faute ſi vos deſſeins n'avont pas réuſſi ?

MENINE.

Mais tu croyois par-là favoriſer ceux de Monſieur Vulpin ?

LUCAS.

Hé, morgué, tout au contraire. Je ſommes ici quatre ou cinq qui ne ſongeons qu'à les faire avorter : demandez plutôt à Monſieur de Lolive.

SCENE VIII.

LUCINDE, MENINE, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

OH, pour cela, Meſdames, c'eſt la vérité : il ne tiendra qu'à vous de l'épouſer. C'eſt Eraſte qui épouſe la ſœur de Monſieur Cidaris.

LUCAS.

Quoi ! morgué, celui avec qui alle avoit ce rendez-vous ?

FRONTIN.

Ouï, mon enfant ; & c'étoit pour la lui ménager que je m'étois introduit chez Monſieur Vulpin. Mais le voici lui-même avec toute la compagnie.

SCENE IX.

M. CIDARIS, Mad. CIDARIS, ÉRASTE, HORTENCE, FRONTIN, MARTON, Mr VULPIN, LUCINDE, MENINE, LUCAS, LE TABELLION.

Mr CIDARIS.

OUï, ouï, Monſieur Vulpin, je ſçai que vous l'avez ſurpris avec ma ſœur, & qu'ils s'étoient ici donné rendez vous; mais je vous apprends que c'étoit à lui que je la deſtinois, & que c'eſt là ce pendart de Frontin qui s'entendoit avec Marton.

Mr VULPIN

Quoi, Lolive!

FRONTIN.

Ouï, Monſieur, pour vous rendre ſervice; & voici Madame Lucinde, & Madame Menine qui étoient ici pour le même deſſein.

Mr VULPIN.

Ah, je ſuis trahi.

LUCAS *à Mr Vulpin.*

Je vous disois, morgué, bian qu'alles viendront mettre empêchement à votre mariage.

Mr CIDARIS.

Quoi, Monsieur Vulpin, vous aviez des engagemens, & vous vouliez épouser ma sœur?

LUCINDE *à Mr Vulpin.*

C'étoit donc pour me jouer, scélérat, que tu me promettois de n'aimer jamais que moi?

Mr VULPIN.

Eh, non, Madame, je vous aime uniquement.

MENINE.

Et moi, traître?

Mr VULPIN.

Et vous aussi.

FRONTIN.

Oüi, Madame, il vous aime toutes deux uniquement, & vous épousera même uniquement toutes deux, si vous voulez.

MENINE.

Oh pour cela, non, je l'en dispense; & je l'abandonne à sa perfidie.

SCENE DERNIERE

Mr CIDARIS, Mad. CIDARIS, ERASTE, HORTENCE, FRONTIN, MARTON, VULPIN, LUCINDE, LUCAS & LE TABELLION.

LUCINDE.

ET moi, je n'en ſerai point la dupe, & je prétends qu'il me change en contract la promeſſe qu'il m'a ſignée.

FRONTIN.

En contract de mariage, ou en contract de conſtitution? Allons, allons, Monſieur le Tabellion, c'eſt de la pratique pour vous.

Mad. CIDARIS.

Oüi; mais qu'il commence toujours par nous donner le nôtre à ſigner.

Mr CIDARIS *ſignant le contract entre les mains du Tabellion.*

Ah, Madame, je vous obéis aveuglement... Hé bien, me refuſerez-vous encore

le plaisir de vous voïr?

FRONTIN *prenant la plume des mains de Mr Cidaris, & la présentant à Marton.*

Et vous, Madame, êtes vous toujours dans la disposition de faire mon bonheur?

Mad. CIDARIS *à son mari.*

Non, je ne puis plus m'en défendre; mais je crains bien que votre femme ne vous fasse changer de sentiments.

MARTON *à Frontin.*

Ouï, je suis toujours là même; mais je crains fort que Marton ne vous rende infidele.

Mr CIDARIS *à sa femme.*

Ah! que vous êtes injuste, Madame! Plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais!

FRONTIN *à Marton.*

Eh, ne craignez rien, Madame: je la hais autant que je vous aime.

Mad. CIDARIS *en levant son masque.*

Autant que je la hais! perfide!

MARTON *en se démasquant.*

Autant que je vous aime! traître!

Mr CIDARIS.

Ah, ce n'eſt que ma femme!

FRONTIN.

Ah, ce n'eſt que Marton!

Mad. CIDARIS.

Non, traître, ce n'eſt que ta femme.

MARTON.

Non, coquin, ce n'eſt que Marton.

Mr VULPIN.

Quoi, Mr Cidaris! c'eſt avec votre femme que vous aviez ce rendez-vous?

LUCAS.

Quoi, morgué, Mr de Lolive! c'eſt là ſa femme de qualité qui devoit vous faire votre fortune?

Mr CIDARIS *à ſa femme.*

Oh pour le coup Madame, j'ai tort, je l'avoue; mais il y avoit de l'étoile dans tout ceci.

FRONTIN *ſe jettant aux genoux de Marton.*

Oh aſſurément; mais il n'importe, va je t'en demande pardon.

MARTON

MARTON

Il n'y a pardon qui tienne ; il faut que je te frotte comme tous les diables.

FRONTIN.

Eh, dou... dou... doucement.

MARTON *en le prenant à la gorge.*

Ah, je ſuis donc une enragée, Monſieur le maraut ?

FRONTIN.

Eh, non, non ; mais je ne le ſuis pas non plus, moi : vous m'étouffez.

MARTON.

Je ne ſuis donc point une femme à finir.

FRONTIN.

Eh ſi fait, ſi fait ; je vous finirai, je vous finirai.

MARTON.

Touche donc là, ſinon je recommence.

FRONTIN.

Ah, tout coup vaille, j'aime autant être marié qu'étranglé.

Mr VULPIN.

Allons ne ſongeons donc plus qu'à nous réjouïr.

LUCAS.

Voici tout à propos les masques & les Menêtriers qui venont sous le berceau. Allons, morgué, de la joie!

PLUSIEURS BANDES DE MASQUES viennent se mêler à la compagnie, & forment avec elle un divertissement coupé de danses & de chansons.

FRONTIN chante après leur marche

Venez fillettes du Village,
Venez sous ce charmant feuillage,
Y faire un époux d'un amant:
Qu'au plaisir vos cœurs s'abandonnent;
Dansez, dansez: que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent!

Le Chœur reprend.

Dansons, dansons: que le Bal est charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent!

LUCINDE ſur le même air, à Mr Vulpin.

Ceſſez, ceſſez d'être volage.
Une épouſe eſt d'un doux uſage.
Uniſſons-nous en ce moment :
Qu'au plaiſir nos cœurs s'abandonnent ;
Danſons, danſons : que le Bal eſt charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Le Chœur répete.

Danſons, danſons : que le Bal eſt charmant,
Quand l'hymen & l'amour le donnent !

Mr VULPIN répond.

Uniſſons-nous, j'en ſuis content ;
Mais qu'aucun nœud ne nous engage.
Il me faut pour être conſtant,
La liberté d'être volage.
Fuyons l'embarras & les ſoins.
L'hymen eſt un triſte eſclavage :
Peut-être en nous épouſant moins,
Nous nous aimerons d'avantage.

On voit enſuite une entrée d'Arlequines & de Scaramouches, après laquelle une Arlequine & un Scaramouche chantent les paroles ſuivantes.

Si toutes les femmes galantes
Faiſoient mettre ſur leurs habits,
Autant de couleurs différentes,
Qu'elles ont eu de favoris ;
Ah ! que de figures plaiſantes !
Que d'Arlequines à Paris !

Si l'on obligeoit les coquettes
De porter pour leurs favoris,
Des robes de veuves complettes,
Comme elles font pour leur maris :
Ah ! que l'on verroit de fillettes,
En Scaramouches à Paris !

On voit enſuite une Scaramouchette & un Arlequin danſer en écho une forlane ; après laquelle Lucinde & Menine chantent les paroles ſuivantes.

Epoux qui ſentez d'autres flammes ;
Que celle qui doit vous brûler,

Vous ne devez jamais aller,
Où vous pouvez trouver vos femmes.

Et vous, belles, dont le cœur tendre
Vole au devant des favoris,
Gardez-vous d'aller les attendre,
Où peuvent eſtre vos maris.

Une Dame Gigogne danſe enſuite une entrée, après laquelle on chante les couplets ſuivants.

Maſques, qui pour nous abuſer,
Prenez tronc, calotte, & jaquettes,
Souvent, croyant vous déguiſer,
Vous vous montrez ce que vous êtes.

Coquettes en chauves-ſouris,
Qui cherchez nocturne avanture,
Que vous êtes pour les maris,
Des oiſeaux de mauvais augure!

Afin d'empêcher pour toujours,
Que la mediſance ne grogne,
Ramenez, filles, de nos jours,
La mode de Dame Gigogne.

Et vous, pour nous tirer d'erreur,
Apprenez-nous Scaramouchettes,
Qui des mines fut l'inventeur,
De Scaramouche ou des Coquettes.

Tous les Maſques danſent enſuite le branle, ſur lequel on chante les couplets ſuivants.

On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris, tout temps eſt carnaval.
Pour fixer un époux fantaſque,
Femmes, ne quittez point le maſque.
On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Tous les matins une coquette
Y prend le maſque à ſa toilette.
On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Entre époux ſouvent les careſſes
Ne ſont que de feintes tendreſſes.
On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Telle de pleurs fait étalage,
Qui rit ſous crêpe du veuvage.
On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Que les ſermens trompent de belles!
C'eſt le maſque des infideles.
On ne ſe maſque ici qu'au bal;
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Telle a déja bonne famille,
Qui va toujours maqſuée en fille.
On ne ſe maſque ici qu'au bal.
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

Enfin de Paris c'eſt l'uſage:
On n'oſe y porter ſon viſage.
On ne ſe maſque ici qu'au bal.
Mais à Paris tout temps eſt carnaval.

FIN.

LE PORT DE MER,

COMEDIE.

ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.
BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.
MARINE, Suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, Armateur.
LEANDRE, Neveu de M. Doutremer.
LA SALINE, Valet de Léandre.
HALI, Galerien Turc.
BRIGANTIN, Galerien François.
Quatre Matelots.
Deux Cantarines.
Deux Barcarolles.
Deux Auſtraliennes.
Un Singe.

La Scene eſt à Livourne.

LE PORT DE MER, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

DE l'amour tant qu'il vous plaira M. de la Saline ; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main ? du moins,

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dépêches tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse ? Le mariage nous mettroit d'accord : je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? Il me semble que jusqu'ici nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta Maitresse. On nous apprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse : aussi-tôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là : soins, périls, dépenses, rien ne nous coute. Vous nous aimez enfin : il y en auroit qui s'en tiendroient là ; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout ?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose, depuis trois

ſemaines que je me ſuis fait courtier de M. Sabatin ; & je me creuſe nuit & jour la cervelle, pour aſſortir mes fourberies à ſon humeur & à ſes affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle ?

LA SALINE.

Doucement, Marine. M. Sabatin deſtine un Pirate à Benjamine. Il eſt bien aiſe de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour ſa dot. Nous attendons des eſclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail ?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des Eſclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte ! voilà de beaux projets ; mais l'exécution....

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi ! j'y viens. Je me ſuis déja aſſuré d'un bon nombre de perſonnes pour certain ſtratagême que je médite : le magaſin du Juif ſuffira de reſte aux déguiſemens néceſſaires. Il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc ?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'eſt une bagatelle eſſentielle vraiment. Mais n'importe ; il ne te doit pas manquer ici : caiſſe, comptoir, écrin, coffre fort, tout eſt ſous ta main : il ne te faut que de l'adreſſe & du courage.

LA SALINE.

Oui-da, oui-da, Marine : mais la Juſtice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien : la Juſtice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh non pas, par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles molleſſes ! Oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laiſſe : fais comme tu l'entendras ; mais ſonge à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en pouppe.

LA SALINE.

Peſte ſoit de l'amour ! Cette friponne-là me fera faire quelque ſotiſe.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite.

LA SALINE.

Mais que vois-je ? Voici une rencontre de mauvais augure.

BRIGANTIN.

Ah, Ah, j'ai quelque idée d'avoir vû cette tête là ſur un autre corps.

LA SALINE.

Je crois que c'eſt... oui parbleu, c'eſt lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus... hé, c'eſt toi, mon cher la Saline ?

LA SALINE.

Quoi, c'eſt toi, mon cher Brigantin ? Que veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'eſt un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me ſuis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé, depuis quand donc es-tu dans la Marine ?

BRIGANTIN.

J'y ſuis de la derniére promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zèle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu ſçais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le ſilence; & pour cela, j'allois réguliérement à la Comédie, où le plus directement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des Epées pour prévenir les querelles, & des Tabatiéres pour empêcher les éternumens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai ſervice au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur !

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiére repréſentation, un maudit animal, un Auteur qui avoit intérêt

que ce jour-là le Spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zèle de travers, & avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Collier de l'Ordre, & venir faire mes Caravanes sur ces Côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable! les Spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon ! ai-je jamais eu de réſerve pour toi ? Et peux-tu douter que je ne ſois toujours le même ? L'amitié s'altére-t-elle quand la vertu en eſt le fondement ?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens ſont maudits de la fortune ! Le zèle du bien public t'a perdu : une tendreſſe de conſcience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendreſſe de conſcience !

LA SALINE.

Oui ; je tenois une Caiſſe à Paris, dont je faiſois valoir l'argent un peu vigoureuſement. Cette chienne de conſcience ſe ſouleva contre moi. Je luttai quelque temps contre elle ; mais enfin elle m'atterra : j'eus horreur de moi-même ; & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreuſement de mon pays. Il eſt vrai

que j'emportai, ſans y penſer, le fonds de la Caiſſe ...

BRIGANTIN.

On ne peut pas ſonger à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La Mer, l'avare Mer a tout englouti; & je n'ai ſauvé du naufrage, que mes ſcrupules & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'eſt le principal. Que fais-tu donc à préſent?

LA SALINE.

Je ſuis réduit à ſervir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la beſogne; & cet équipage n'eſt qu'un déguiſement pour ſervir ſa paſſion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton Maître ici?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me ſuis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom?

LA SALINE.

Je n'en ai pû encore retenir que la moitié ; Hazaël-Raxa-Nimbrod-Iscarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine, la fille de M. Sabatin !

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, & la fraude, le parjure, avec quelques régles d'Arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise, & la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus

attraits, c'eſt ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peſte quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite aſſez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le ſien, qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne ſouffrons point cette injuſte alliance; & que le ſort ne nous ait pas raſſemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déja Courtier de M. Sabatin: j'en ménage plus commodément les intérêts de mon Maître; & pour peu que tu me ſecondes....

BRIGANTIN.

Volontiers: je ſuis tout à toi. Qu'y-a-t'il à gagner?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon Maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc !

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti, je commence à me faire au service ; & d'ailleurs, il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel ! c'est Leandre !

SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN,

LA SALINE.

MONSIEUR, voilà un Virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Eh! c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris!

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah! Monsieur le fripon, vous me payerez du moins de vos deux oreilles le Diament que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable! un Diamant?

BRIGANTIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. (*Il se jette à genoux*) Vous me voyez au déseſpoir...

déſeſpoir..... de la ſurpriſe.... que le remords... de l'impuiſſance où je ſuis...

LEANDRE *lui ſurprenant la main dans ſa poche.*

Comment, effronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monſieur, pour eſſuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LEANDRE.

Je ne ſçai qui me tient....

LA SALINE.

Tout beau, Monſieur, ce bona Voglíe nous eſt plus néceſſaire que vous ne penſez. Je l'avois déja mis dans nos intérêts; & il va vous reſtituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en ſe relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai ja-

mais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flamme : mon oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin ?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin : les gens de mon équipage l'ont vû. Comment faire !

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur ? Soutiendrons-nous la présence de votre oncle ? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la Juifverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas briser contre ce rocher-là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine ! & tu me crois un cœur à m'y réſoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déja fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; & votre amour eſt furieuſement orageux.

BRIGANTIN.

Laiſſez-moi faire, Monſieur : je veux vous ſervir, moi, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin ! Seconde ſon zèle, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne riſque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant-pis : c'eſt un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monſieur, l'émulation me gagne, il faut ſe ſacrifier pour vous. J'imagine déja un moyen de vous dérober à la

vûe de votre oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maitreſſe.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin ?

LA SALINE.

Oui : le bon homme m'a confié ſes affaires ; & je prétends . . . Mais je l'apperçois : allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA ! Monſieur, je vous trouve à propos ; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Eſclaves.

M. SABATIN.

C'eſt bien fait. Mais as-tu ſongé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monſieur, toutes nos meſures ſont priſes ; j'eſpere la conduire heureuſement à terme, pour peu qu'Hali me ſeconde.

HALI.

Habir qualchi ſcrupuli, e voſir ſapir cheſtar gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'eſt qu'une banqueroute ? Bon c'eſt la fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh ! dir-mi, ſignor : nou povir far niente, ſe non ſapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? C'eſt une maniére honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star queſto ? E come ſi far gambarutta ?

LA SALINE.

Eh, mais, on commence par établir ſon crédit, & quand on a pû attraper l'argent ou la marchandiſe des gens, on diſparoît à propos; & l'on en eſt quitte pour partager.

HALI.

Per partagir?

M. SABATIN.

Oui, c'eſt la régle.

HALI.

E non ſtar friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

E la Juſticia non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'eſt elle-même qui en fait le partage; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en ſa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y ſoit même obligé en conſcience.

HALI.

In conſcienza? Oh non habir piu di ſcrupuli, e ſtar preſto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va t'en donc m'attendre au magaſin, & m'envoie ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi, va-t'en ſur le Port au-devant de M. Doutremer.

SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut...

MARINE.

Quoi! Monſieur, vous ſongeriez encore à nous donner ce Corſaire-là?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate, d'un abord un peu brusque, à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans son art, & qui sçait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie : le mariage est une mer bien dangereuse quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me sacrifiera point à des vûes d'intérêt ; & la nature .....

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

MARINE.

Oui vraiment, voilà un établiſſement bien ſolide qu'un époux flottant!

SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER, *fumant.*

SEIGNEUR beaupere, me voici arrivé. Epouſons au plus vîte : le Port m'ennuie déja.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, ſaluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires : à quand la nôce?

M. SABATIN.

A demain, ſi vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere!

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui?

BENJAMINE.

Ah! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses; accordez-moi quelque temps pour calmer mes répugnances; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle, les vents entendent bien toutes ces raisons-là. Ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul: pour moi qui ne suis point faite à la Mer.....

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiselle; & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

Oh, parbleu! nous verrons : votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'eſt comme ſi les Notaires y avoient paſſé.

MARINE.

Pas tout à fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalités & à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela; mais je me charge du reſte.

MARINE.

Plaiſante maniere de faire l'amour!

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'eſt pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouſer?

M. DOUTREMER.

C'eſt autre choſe.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maitresse, non ; & si elle vouloit m'aimer un peu.....

BENJAMINE *le repoussant.*

Ah, vous m'empestez !

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un Port ! Quand vous seriez en pleine terre.....

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M. DOUTREMER.

Bagatelle : je veux qu'en moins d'un mois elle sçache fumer comme un Janissaire ; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble.... Touchez-là.

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez, Monsieur, c'est comme si c'étoit ma Maitresse. Vous pouvez compter sur une aversion invincible, & que plutôt que de

vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la Mer une pierre au col. Vous nous pêcherez, si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente.....

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ce sont mes sentimens, & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre servante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRANCHEMENT, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je sçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la Mer & vos maniéres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beaupere, je ne changerai pourtant ni de maniéres, ni d'élément; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y faſſe.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y diſpoſer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, & je reviens ſur le champ.

M. SABATIN.

Allez: vous pouvez compter ſur elle; & je vous réponds encore de ſa perſonne, au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Eſt-ce qu'on regarde les filles par là?

M. SABATIN.

Vous avez raiſon: le cœur n'eſt qu'un zéro dans un mariage bien ſenſé.

SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE *en Marchand d'Eſclaves, avec* LEANDRE *en Maure*, BRIGANTIN *en Eſclavenne, & d'autres Eſclaves.*

MARINE.

MONSIEUR, voilà une manière de Turc, avec des façons d'eſclaves, qui vous cherchent.

LA SALINE.

Ah! Monſieur, Soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monſieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'eſt de la part de votre correſpondant de Smyrne, qui vous envoye ces Eſclaves que vous devez vendre à la foire; & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh ! pour cette marchandiſe-là, *je défie* qu'on ſoit mieux aſſorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils ſçavent faire. Allons, cette Forlanne : je ne fais point de montre ; vous allez voir.

Les Eſclaves danſent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi penſez-vous ?

M. SABATIN.

Je ſonge à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raiſon : on peut tenir bon ſur cette marchandiſe-là. Mais, écoutez un peu celle-ci : elle chante joliment.

Une Eſclave chante.

O Felice ſchiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder ſempre dev'il ſuo cor ;

Nella leggiadra juventù,
Menò giova la liberta,
Che l'amoroſa ſervitù..

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, ſur ma parole; il n'y a rien qui rencheriſſe les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'approchant du More.*

Ce viſage-là me revient aſſez, il eſt d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi eſt-il bon? Chante t-il? Danſe-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danſe; mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon talent: tout more qu'il eſt, ce maraut-là a de l'eſprit comme un ſinge; & c'eſt un animal à changer du noir au blanc dans l'occaſion.

M. SABATIN.

Et cette autre Eſclave, d'où eſt-elle?

BRIGANTIN.

D'Eſclavonie, Monſieur.

LA SALINE.

Elle eſt jolie femme, oui!

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rougir. Il eſt vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me deſtina ſur ma mine au Serail du grand Seigneur; mais il ſe trouva un petit obſtacle. On n'entre point là qu'on ne ſoit fille, exactement fille; & par malheur j'étois mariée depuis trois mois. Trois mois plutôt, j'étois en paſſe d'être Sultane favorite.

M. SABATIN.

Elle eſt réjouiſſante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne avanture à livre ouvert.

M. SABATIN *lui donnant ſa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas la peine : j'apperçois déja à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M. SABATIN.

Paix, paix, paſſons cet article. La peſte l'quel Linx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour votre fille, que ſes inclinations ne ſecondent point du tout.

M. SABATIN.

Il eſt vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur ; mais laiſſez-moi faire : je ne veux que manier ſon eſprit un moment ; je lui inſinuerai des réſolutions convenables, & je veux la rendre heureuſe en dépit de cette main là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les présenter de sa part, en reconnoissance des soins que vous prendrez du reste.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, & je les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît il d'entrer?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *Il rentre avec Léandre & Brigantin.*

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE *en quittant son habit de Turc.*

HE bien, Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré?

MARINE.

A merveilles : mais à quoi cela nous mene-t-il?

LA SALINE.

A donner le temps à Leandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.

SCENE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH, je suis perdu ! je suis ruiné !

LA SALINE.

Comment donc, Monsieur, qu'est-il arrivé ?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries ? Ah, je suis volé !

MARINE.

Ne perdez point de temps, courez vite au Port, de peur qu'il n'échape.

SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce Monſieur Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiſelle, je ne ſçai pas. Votre pere veut que vous épouſiez ce Pirate là : franchement, nous ſommes mal : il a le vent ſur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrêmité.

MARINE.

Leandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il eſt cruel, Marine! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ſes nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous ? Je croyois tout perdu. Quoi, pour quelques momens employés ſans doute à chercher des remedes eſſentiels, vous allez d'abord aux invectives ! Fi, Mademoiſelle ! Faut-il avoir le cœur ombrageux ?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Leandre, & par cet amour comprends toute mon averſion pour ſon rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille ; mais je ne vois pas par où en ſortir.

BENJAMINE.

Mais, quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conſerve pas encore aſſez de tendreſſe...

MARINE.

Que parlez vous de tendreſſe ? Je ne vous connois qu'un pere Juif : je n'en ſçache point d'autre...

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du déſeſpoir où ſa réſolution me jette... MARINE.

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, & en a fait la preuve ; il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais en récompense il vous destine, pour présent de nôces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah ! ne me parle de rien qui ait rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience ; ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, & le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en Eſclavonne.*

BRIGANTIN *à part.*

NE pourrois-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Eſclavonne.

BRIGANTIN.

Ah, Mademoiſelle, je mourois d'impatience de vous rendre mes reſpects; & je ſçai bon gré à l'eſclavage..... que le ſort... dont l'agrément m'offre l'occaſion... Je ſuis votre très-humble ſervante, Mademoiſelle.

MARINE.

Le compliment eſt bien trouſſé!

BRIGANTIN, *à Marine dans ſa voix naturelle.*

N'eſt-ce pas? *Reprenant ſa voix de femme.*

Mais Mademoiſelle eſt toute à ſes chagrins ; & il ne lui reſte guére d'attention pour mon zèle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiſelle, je lis dans les cœurs tout couramment. Demandez ſi je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la premiére vûe.

MARINE.

Juſqu'à la derniére ſyllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus liſible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace, impatience de voir un amant que vous craignez de perdre, murmure contre un pere qui vous ſacrifie à ſon avarice, n'eſt-ce pas là l'abrégé de votre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez ?

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous ſervir. Je ſçai

ce qu'il en coûte à notre ſexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On ſouffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois : vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu ; des monſtres d'épouſeurs ſont venus à la traverſe. J'ai tant juré contre ces chiens de parens.

BENJAMINE.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels ! ce ſont de vrais Turcs : il ſemble qu'ils nous faſſent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaiſir ?

BRIGANTIN.

Que ne nous laiſſent-ils le ſoin de nous pourvoir ? Ne ſçavons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le ſçait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choſes ſont ſi mal réglées : l'amour ſouffle à droit, le mariage ſouffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raiſon a beau ramer... L'orage ſe déclare... On perd la tramontane... Je ne ſçai ſi je m'explique ; mais vous voyez bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'eſt ſans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade ; il va vous confirmer tout cela.

SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en femme esclavonne*, LEANDRE *en More*.

LEANDRE.

EH ! qui pourroit, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? Mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir. Trop heureux si notre zèle.....

BRIGANTIN, *bas à Leandre.*

Autant de perdu : vous l'effarouchez.

LEANDRE.

Ah ! charmante personne, honorez moi du moins d'un de vos regards ; & faites grace à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie : c'est la seule

preuve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Leandre ſans doute eſt l'objet de cette inquiétude ?

BENJAMINE.

Que dites-vous de Leandre ?

LEANDRE.

Je ſçai, Mademoiſelle, toute la part qu'il a dans votre cœur ; & c'eſt en ſa faveur que je vous prie d'agréer mes ſervices : J'entre dans tous les tranſports que lui doit cauſer votre tendreſſe, & j'oſe même vous remercier à vos genoux... *Il lui baiſe la main, & ſe découvre.*

BENJAMINE.

Inſolent !... ah, Leandre !

LEANDRE.

Ah, Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joie ! je tremble : cachez-vous vîte qu'on ne vous ſurprenne... Que je vous

voie encore une fois.... Par quelle avanture êtes-vous ici ?

ELEANDRE.

Votre pere attendoit des Eſclaves de Smyrne : la Saline les a prévenus, nous a ſuppoſés. Je vous vois enfin : que nous importe le reſte ?

BENJAMINE.

Vous ſçavez que M. Doutremer eſt arrivé ?

ELEANDRE.

Hé bien, à quoi êtes-vous réſolue ?

BENJAMINE.

Je ne ſçavois pas bien encore ; mais votre préſence me détermine ; & j'aimerois mieux mourir que de me ſouffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans ſa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiſelle. C'eſt moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, ſur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'eſt point une femme.

BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'eſt un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, & qui doit vous ſervir auprès de votre pere, ſous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! Ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laiſſez, laiſſez, Monſieur, cela n'eſt pas inutile : en cas de fourberie on ne ſçauroit prendre ſon temps trop juſte.

MARINE.

Ciel ! voici votre pere !

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien, Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc?

M. SABATIN.

Pas encore; mais je viens d'envoyer des Sbirres après. Ah, ah, ma fille, que faites-vous ici? Ne vous avois je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousies?

BRIGANTIN.

Je lui contois, en nous promenant, la maniere dont je suis tombée dans l'esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle; je suis ravi que vous l'entreteniez. Oui, Ben-

jamine, écoutez cette femme-là : elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN *feignant de continuer son histoire, & se mettant toujours devant Monsieur Sabatin, pendant que Leandre parle à Benjamine.*

Sur ce port donc, où je vous disois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer, qui me vit aussi. Il fut touché de la délicatesse de mes traits ; je fus charmée de son air marin, de sa voix brusque, & de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon!

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela ; mais vous sçavez que c'est le défaut des belles. Bref.... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me desti-

noient un époux de terre ferme ; mais néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le Corsaire ; & nous ne fûmes pas plûtôt mariés, que nous nous embarquâmes. Me suivez-vous ?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le perfide....

MARINE.

Hé bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe....

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ses femmes. J'étois la treiziéme malheureuse qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treiziéme !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au Ciel que je fusse la derniere ! J'ai encore appris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ses plombs sur la fille d'un riche Marchand du pays, pour en faire sans doute le même usage.

MARINE.

Monsieur, un Corsaire ! la fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est-ce donc que ce Corsaire ?

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rode de Port en Port, un certain Doutremer....

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monsieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises ? Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi ? je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne sçauroit être : je connois celui que je vous destine ; & je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle est un homme tirant sur le matelot, qui a, com-

me je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible ?

BRIGANTIN.

Le scélérat ! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monsieur !

BENJAMINE.

Mon pere !

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises ? Connoîtroit-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi ? je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne sçauroit être : je connois celui que je vous destine ; & je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle est un homme tirant sur le matelot, qui a, com-

me je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui-même.

M. SABATIN.

Seroit-il possible ?

BRIGANTIN.

Le scélérat ! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.

M. DOUTREMER.

Hé bien, cette Eſclave?

M. SABATIN.

N'eſt-elle pas la treiziéme de vos femmes que vous avez vendues?

M. DOUTREMER.

Qui oſa donc vous ſoutenir ces impoſtures?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment, impudente!

BRIGANTIN.

Des injures! Ah, j'aime mieux me retirer.

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échaperez pas, fourbe que vous êtes; & je vais vous mettre à feu & à ſang, ſi vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans ſa voix naturelle.*

Ah, Monſieur, quartier: je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah parbleu, Monsieur le fripon, vous ne nous aurez pas imposé impunément.

BRIGANTIN *ouvrant son habit de femme & faisant voir celui de galerien.*

Tout beau, Messieurs : je suis un fripon privilégié : voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh, je pense que c'est ce maraut de Brigantin ?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du complot ? Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par la sambleu, vous parlerez, ou point de quartier, je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *se démasquant.*

Hé bien, il faut donc se découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'est Leandre !

LEANDRE.

Oui, mon oncle, vous voyez à vos genoux un rival & un neveu. C'eſt à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard : mais au moins ne me laiſſez pas la vie, ſi vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh, quoi, Monſieur Doutremer, ſeroit-ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monsieur, de la joie : voilà votre Turc qu'on vous amene.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon là est encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut....

LA SALINE.

Qu'est-ce donc, Messieurs ? Fripon d'un côté ! Maraut de l'autre ! Que veut donc dire tout ceci ?

LEANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre la Saline, & que mon bonheur, ou mon mal-

heur dépend à préſent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monſieur, Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi: je ne ſuis Salomin qu'à Marſeille, & je ſuis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon, ſelon mes intérêts.

LA SALINE.

Excuſez-moi donc, Monſieur Doutremer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Treve d'éclairciſſement. Quelle eſt votre réſolution? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. DOUTREMER.

Je n'héſiterois pas à les rendre heureux, ſans certaines pierreries que j'ai toujours ſur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarraſſe point; nous les avions confiées à Monſieur, & voilà le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

HALI.

NO, no, mi non star fripponne : mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta?

HALI.

Si, si, Signor, mi star un povero Turca che far Gambarutta in conficienza.

M. SABATIN.

Oh, parbleu, je te ferai pendre avec ta conficience!

HALI.

Eh, la justitia non impicar : mi sapir la regula.

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains les pierreries.*

Hé, donne, maraut, & va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, justitia, justitia!

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monsieur. C'en est fait, Léandre, j'oublie tout; & j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe!

MARINE.

La peste! Que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir, *à M. Sabatin.* Je vous sers depuis trois semaines: donnez-moi mon congé, & Marine pour récompense.

M. SABATIN.

M. SABATIN.

Volontiers : nous voilà tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne ſçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine ; je ne ſuis pas le plus à plaindre. On ſe fait aux galéres, & l'on ſe laſſe du mariage : tout cela revient au même. Que je ſois ſeulement de la nôce ; & ne ſongeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons, commencez donc votre petite manœuvre.

FÊTE MARINE.

Quatre Matelots avec deux Barcarolles, & deux Auſtraliennes, ſuivies d'un Singe qui leur porte un Paraſol, forment une marche, & commencent la Fête.

LA SALINE *s'approchant des Auſtraliennes après qu'elles ont danſé.*

VOILA vraiment de fort jolies danſeuſes. Mais d'où ſont celles-ci ?

M. DOUTREMER.

Ce ſont des Auſtraliennes, dont je voulois faire préſent à Benjamine.

MARINE.

Et ce Singe là qui leur ſert de Page ?

M. DOUTREMER.

C'en eſt un qui entend la langue de leur pays.

MARINE.

Comment, elles ne parlent donc pas François ?

M. DOUTREMER.

Si fait vraiment ; je ne fus pas plutôt sur leurs terres, que tout le monde l'apprit, jusqu'aux Perroquets ; & cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces peuples-là n'ont pas la mémoire courte apparemment ?

M. DOUTREMER.

Si fait ; mais leurs jours sont longs : ils durent six mois.

LA SALINE.

Des jours six mois ! Par ma foi, M. Doutremer, le monde est une plaisante machine.

M. DOUTREMER.

Tu es un vrai badaut, toi : tu n'as jamais vû que ton continent. Mais laissons continuer la Fête.

UN MATELOT.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

LE CHOEUR répéte.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLE.

Embarquez-vous dans vos beaux jours;
C'eſt perdre temps que s'en défendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours:
Veillez toujours pour les ſurprendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen, après de longs détours,
Eſt le port où l'on doit ſe rendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des amours.

UN MATELOT & UNE BARCAROLLE danſent enſemble.

M. DOUTREMER chante enſuite.

Plus de commerce, amour: Bacchus fait mon deſtin,
Ton flambeau me plaît moins que ma Pipe allumée.
Mettre, en fumant toujours, ma bouteille à ſa fin,
C'eſt l'unique plaiſir dont mon ame eſt charmée.
Avec du Tabac, & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.

UN MATELOT danſe ſeul.

BRIGANTIN.

Pour moi, j'en reviens toujours à nos

Auſtraliennes. Celle-ci eſt toute jeune : je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. DOUTREMER.

Bon !

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur pays s'entend.

M. DOUTREMER.

Te moques-tu ? La plus jeune a ſes ſoixante ans paſſés.

BRIGANTIN.

Elles ne paroiſſent pas, ma foi, leur âge.

LA SALINE *s'adreſſant à une des Auſtraliennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici, & qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi ; qu'en penſez-vous ?... Mais, morbleu, pourquoi nous tromper ? Vous nous dites que ce ſont des femmes, & elles ne parlent point.

M. DOUTREMER.

C'eſt le défaut des femmes de leurs climats ; on ne ſçauroit leur arracher une parole. Ce n'eſt pas qu'elles n'ayent la voix jolie. Je veux vous en donner le plaiſir : écoutez.

L'une des AUSTRALIENNES commence.

Notre bouche eſt toujours muette ;
Mais nos yeux ſont de grands parleurs :
Leur feu ſincére eſt l'interprète,
De celui qui brûle nos cœurs.

LA SALINE répond.

Ici la bouche eſt moins diſcrette ;
Et les yeux ſont plus grands menteurs.

L'autre AUSTRALIENNE continue.

Notre beauté, toujours nouvelle,
A ſoixante ans fait des jaloux.
La jeuneſſe ici dure-t-elle,
Auſſi long-temps que parmi nous ?

LA SALINE.

On s'y dit jeune, on s'y fait belle,
Auſſi long-temps qu'on l'eſt chez vous.

La premiére AUSTRALIENNE reprend.

On n'a point chez nous de méthode
Pour bien arranger ſes attraits :

La jeuneſſe les accommode ;
Et la nature en fait les frais.

LA SALINE.

Rien n'eſt ici moins à la mode,
Que les viſages ſans apprêts.

Les deux Auſtraliennes danſent enſuite avec le Singe ſur un Air Chinois.

Une BARCAROLLE chante.

Sopra'l mare d'amor,
Voga, voga, mio cor ;
Dell' Amante in procella,
La ſua face è la ſtella :
Solpra'l mare d'amor,
Voga ; voga, mio cor.

Les Matelots & les Barcarolles danſent le branle, ſur lequel on chante les Couplets ſuivans.

LA SALINE.

Que ſans craindre le nauffrage,
Chacun s'embarque en ce jour.
On fait toujours bon voyage ;

Quand

Quand on vogue avec l'Amour.
Mais qui cherche un heureux sort
Sans l'avoir pour soi, risque fort
De faire naufrage au Port.

UNE BARCAROLLE.

Que sous l'amoureuse étoile,
Vos cœurs suivent leurs desirs;
Faites tous force de voile,
Vous toucherez presqu'aux plaisirs;
Mais redoublez votre effort:
Un Amant perd tout, s'il s'endort,
Ne vous reposez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage,
Est le seul Port de l'Amour.
Pour y finir son voyage,
Ce Dieu vient nuit & jour;
Mais par un bizarre sort,
Souvent après tout son effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. DOUTREMER.

Avec le Dieu de la Tonne,
Il vaut bien mieux s'embarquer,

L'Amour du gros vent t'étonne ;
Et Bacchus aime à risquer :
Mais en buvant à pleine bord,
La raison trouve un plus doux sort
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galéres,
On n'aime point à risquer :
Il est certaines affaires,
Où l'on n'ose s'embarquer ;
Mais je ne crains plus le sort ;
Je defie Archers & Record :
Ma chaîne est mon Passeport.

LA SALINE au Parterre.

La Piéce a fait bon voyage ;
Laissez-nous la croire ainsi ;
Le vent de votre suffrage
L'a conduite jusqu'ici.
Mais, hélas ! nous craignons encore
Si vous n'en assurez le sort
De faire naufrage au port.

Garnier Arnoul
14. 11. 90
[VOLTAIRE]

901293